

**34^e Festival
International du
Photojournalisme**

**27 août
> 11 septembre
2022**

visa
POUR L'IMAGE
2022 PERPIGNAN

Pré-programme

au 1^{er} août 2022

**www.visapourlimage.com
[#visapourlimage2022](https://twitter.com/visapourlimage2022)**

Renaud Donnedieu de Vabres

Président de l'Association

Visa pour l'Image - Perpignan

Cette année encore, les photojournalistes sont tragiquement à l'honneur.

L'Afghanistan d'abord, l'Ukraine ensuite, et tous les nombreux autres théâtres de violences et d'atrocités nous rappellent souvent brutalement combien le photojournalisme est un étendard pour les droits de l'homme, pour la dénonciation des crimes de guerre, pour le droit à une information libre et exigeante, pour le débat démocratique.

Par leur courage physique, par leur soif de vérité et la recherche permanente des faits et des preuves, les photojournalistes méritent notre reconnaissance. Ces soldats de la paix méritent aussi notre soutien actif, tant l'exercice de leur profession est de plus en plus difficile et précaire.

Cette année encore, nous les célébrerons avec vigueur et sans relâche à Perpignan, capitale et terre d'accueil des photojournalistes du monde entier. L'État, la région Occitanie, le département des Pyrénées-Orientales, Perpignan Méditerranée Métropole, la ville de Perpignan, tous les partenaires privés et l'ensemble des équipes du festival Visa pour l'Image - Perpignan sont heureux et fiers de proclamer haut et fort, une 34^e fois, leur admiration et leur attachement à cette profession.

Je souhaite pour ma part que la sortie de la crise sanitaire permette à cette nouvelle édition du festival de sceller les retrouvailles de toutes celles et tous ceux qui partagent cette vocation, et la font vivre avec panache partout dans le monde !

J'invite ainsi tous les professionnels et tous les amateurs, tous les défenseurs et les amoureux de la liberté à venir explorer les nombreuses expositions qui fleuriront à Perpignan, et à venir s'ébahir devant les projections toujours époustouflantes du Campo Santo.

Et à venir applaudir le travail des photojournalistes, dont l'éclectisme de leur passion les pousse aussi à s'extraire des férocités du monde pour montrer les fragilités et les beautés de la nature, de l'environnement, de l'âme humaine.

Jean-François Leroy

Directeur du festival Visa pour l'Image - Perpignan

12 mai 2022

Vyacheslav Veremiy • Andrea Rocchelli • Andrei Mironov • Igor Kornelyuk • Anton Voloshin • Anatoly Klyan • Andrei Stenin • Serhiy Nikolayev • Pavel Sheremet • Vadym Komarov • Yevhenii Sakun • Roman Nezhyborets • Brent Renaud • Maks Levin • Oleksandra Kuvshynova • Pierre Zakrzewski • Oksana Baulina • Mantas Kverdaravicius • Vira Hyrych • Oleksandr Makhov.

Selon le Committee to Protect Journalists, ils sont vingt. Vingt journalistes à avoir été tués en Ukraine depuis le début de l'année 2014, au moment où ces lignes sont écrites. Car depuis l'annexion de la Crimée et la sécession de Donetsk et Lougansk, ce sont huit années qui se sont écoulées. Huit ans déjà que cette guerre gronde aux portes de l'Europe.

Et il n'y a pas qu'en Ukraine que les journalistes paient le prix du sang : loin des projecteurs de l'actualité, ils sont une dizaine à avoir été froidement assassinés au Mexique depuis le 1^{er} janvier dernier. Et n'oublions pas Shireen Abu Akleh, morte d'une balle dans la tête tirée, il semblerait, par des militaires israéliens.

Mais l'Ukraine focalise toutes les attentions. Alors pour un festival de photojournalisme comme Visa pour l'Image, que faire face à un tel événement ? Qui aurait cru, en septembre dernier au Campo Santo, que les images des Afghans escaladant les avions sur le tarmac de l'aéroport de Kaboul pour fuir le retour des talibans nous paraîtraient si lointaines, presque éclipsées, quelques mois plus tard ? Personne, et en tout cas pas nous. Alors bien évidemment, nous traiterons de l'Ukraine avec l'ampleur qu'il se doit, mais nous nous interdirons, comme toujours, de circonscrire notre programme à un seul sujet, aussi important soit-il.

Du reste, ce conflit aura souligné (une fois de plus) beaucoup des travers de notre profession. Il aura aussi révélé ses évolutions. Parmi les informations cruciales produites en plein brouillard de guerre, celles des membres de l'équipe d'investigation visuelle du *New York Times* se démarquent par leur importance. En collaboration avec leurs journalistes sur le terrain, ce sont eux qui ont su produire, tout en étant à plusieurs milliers de kilomètres de Kiev, la preuve imparable pour désarmer les *fake news* russes sur les exactions de Boutcha ; ce sont eux aussi qui ont démontré que ces exactions se produisaient des deux côtés en vérifiant l'authenticité d'une vidéo montrant des soldats ukrainiens exécuter un soldat russe.

Ne voyons pas dans ces nouvelles pratiques un clou de plus dans le cercueil du photojournalisme « classique », mais plutôt un outil supplémentaire dans l'écosystème de l'information pour enrichir le message que véhicule l'image fixe – ce que, à Visa pour l'Image, nous accueillons et encourageons depuis plusieurs années.

Enfin, dans cet écosystème, il convient de saluer le travail exemplaire et indispensable des agences : AFP, AP, Reuters, Getty... C'est grâce à leur réseau de journalistes, de fixeurs, de sources, à leur logistique et à leur savoir-faire que les médias du monde entier ont pu suivre ce conflit au quotidien. Des images que nous aurons le privilège de présenter à notre public en septembre prochain, aux murs de Perpignan et sur l'écran du Campo Santo.

Expositions

25 expositions

Entrée libre

du samedi 27 août au
dimanche 11 septembre inclus
ouvertes tous les jours
de 10h à 20h

Expositions en ligne

sur le site Internet du Festival
jusqu'au 30 septembre 2022

Photographes exposes

Sameer Al-Doumy
Ana María Arévalo Gosen
Maéva Bardy
Lucas Barioulet
Daniel Berehulak
Valerio Bispuri
Mstyslav Chernov et Evgeniy Maloletka
Sabiha Çimen
Jean-Claude Coutausse
Alain Ernoult
Françoise Huguier
Acacia Johnson
Selene Magnolia
Siegfried Modola
Andrew Quilty
Eugene Richards
Arnaud Robert et Paolo Woods
Alexis Rosenfeld
Tamara Saade
George Steinmetz
Brent Stirton
Sergei Supinsky
Goran Tomasevic
Presse Quotidienne Internationale

Sameer Al-Doumy

AFP

Lauréat du Visa d'or humanitaire
du Comité International de la Croix-Rouge (CICR) 2022

Les routes de la mort

Réalisé entre août 2020 et mai 2022, ce reportage met en lumière la crise migratoire dans le nord de la France.

Après des années de périple, transitant de pays en pays, de nombreux migrants qui ont fui la guerre ou des catastrophes naturelles se retrouvent à Calais. Ils passent alors des semaines dans des camps de fortune sur la côte française, à espérer pouvoir rejoindre leur destination finale, le Royaume-Uni.

Après avoir payé environ 3000 euros par personne à des passeurs, ils embarquent à bord d'un canot pneumatique équipé d'un tout petit moteur, et tentent de traverser la Manche illégalement pour atteindre l'Angleterre afin de commencer une nouvelle vie.

Le 24 novembre 2021, le naufrage d'un canot gonflable transportant des migrants faisait

27 morts au large de Calais. Ce drame n'a cependant entraîné aucune inflexion des politiques migratoires sécuritaires qui, selon de nombreux observateurs, en sont pourtant la cause.

Entre le début de l'année 2021 et la date ce naufrage, 31 500 migrants ont traversé la Manche depuis la France pour se rendre au Royaume-Uni. Depuis le Brexit qui a entraîné une sécurisation accrue du port de Calais et de l'Eurotunnel que les migrants empruntaient en se cachant à bord de véhicules, les tentatives de traversée en embarcations légères sont devenues très fréquentes. Mais cette traversée est périlleuse et il est à craindre qu'après la Méditerranée, la Manche ne devienne un nouveau cimetière à ciel ouvert.

Sameer Al-Doumy



Ana María Arévalo Gosen

Lauréate du Prix Camille Lepage 2021

Días Eternos : Venezuela, Salvador, Guatemala (2017-2022)

« Rappelons que lorsqu'une femme est emprisonnée, ce n'est pas un individu qui souffre mais tout un réseau social. Au XXI^e siècle, la chasse aux sorcières continue : les femmes exclues restent piégées. »

Lisset Coba,
2015

La situation angoissante des femmes dans les prisons d'Amérique latine est peu évoquée, cela a pourtant des répercussions sur toute la région. Le système carcéral est en crise dans presque toute l'Amérique latine, et l'emprisonnement d'une femme peut affecter toute une génération. Ce travail se concentre sur la condition des femmes emprisonnées au Venezuela, au Salvador et au Guatemala, qui se trouvent dans une situation de vulnérabilité et de stigmatisation à vie. La plupart des centres de détention ne disposent pas des infrastructures nécessaires pour séparer les détenus par sexe. Au Venezuela par exemple, il n'existe aucun centre de détention provisoire réservé aux femmes. Quant aux prisons pour femmes, comme celle d'Ilopango au Salvador, elles ont été construites sur le modèle des prisons pour hommes. Les délais de procédure ne permettent pas non plus la séparation par crime ou par âge. Pour les détenus transgenres, c'est

une expérience impitoyable car leur identité de genre n'est pas respectée et ils doivent attendre leur procès avec des détenus masculins. Loin d'être des lieux où les détenus sont aidés à préparer leur réinsertion dans la société, ce sont avant tout des lieux de souffrance. Les femmes y vivent un enfer : cellules surpeuplées, privations, détentions provisoires qui s'éternisent, droits fondamentaux bafoués. De plus, les femmes reçoivent moins de visiteurs alors qu'elles dépendent de l'aide extérieure pour survivre à cette expérience. Le soutien psychologique des proches est essentiel, mais surtout leur aide matérielle compense l'incapacité de l'État à fournir nourriture, vêtements et médicaments aux détenues. Cependant, l'aspect le plus difficile de la vie des femmes en prison est lié à la maternité. Dans ces trois pays, il n'existe souvent qu'un seul secteur réservé aux femmes avec leurs enfants pour l'ensemble de la population carcérale.



© Ana María Arévalo Gosen
Lauréate du Prix Camille Lepage 2021

Si les mères trouvent un grand réconfort à avoir leurs enfants avec elles, elles se sentent coupables en même temps de leur faire vivre ça. Et elles savent de toute façon que la séparation arrivera inéluctablement, ne pouvant les garder que jusqu'à l'âge de 3 ans au Venezuela, 4 ans au Guatemala, et 6 ans au Salvador. Malgré tout, les femmes tissent entre elles des liens extraordinaires d'amitié et de solidarité et font preuve de résilience. Elles partagent tout : nourriture, lits, vêtements et histoires personnelles. Leur corps devient un symbole de résistance, de rébellion contre le système. Elles se tatouent, se maquillent et se coiffent parce que c'est la seule chose qu'on ne peut pas leur enlever. Les détenues quittent la prison traumatisées et stigmatisées. Privées d'espoir, d'emploi et d'un réseau de soutien à l'extérieur, les femmes sont susceptibles de réintégrer la vie de gang ou de commettre des crimes à leur sortie de prison.

Ana María Arévalo Gosen

Maéva Bardy

Fondation Tara Océan

Avec la participation du *Figaro Magazine*

Le douzième voyage de la goélette Tara

En octobre 2022 s'achèvera la douzième expédition de la Fondation Tara Océan. Lancée fin 2020, la mission Microbiomes s'était fixé comme vaste ambition d'étudier le peuple invisible de l'océan ; ces organismes microscopiques, encore mal connus des scientifiques, qui constituent pourtant la pierre angulaire de l'écosystème marin. Embarqués à bord de la mythique goélette dans le sillage des grands navires d'exploration comme le *HMS Beagle* de Darwin ou l'*Endurance* de Shackleton, des biologistes et biogéochimistes du monde entier ainsi que des marins émérites se sont succédé pendant vingt-deux mois pour parcourir les mers jusqu'aux confins de notre planète.

Entre autres chapitres de cette mission Microbiomes, cette exposition se concentre sur un segment très particulier dans l'histoire de Tara Océan : une grande expédition en mer de Weddell, à l'est de la péninsule antarctique. Dans ces eaux glaciales des soixantièmes déferlants jalonnées d'icebergs gigantesques, l'équipage de *Tara* a souhaité étudier l'effet de la fonte des glaces sur la composition d'une mer qui agit naturellement comme l'un des plus grands puits de carbone de la planète. Près de 30 % du CO₂ émis par l'activité humaine est séquestré

par l'océan – et à lui seul, l'océan Austral capture 40 % de cette quantité. Comprendre comment cet écosystème réagit à la fonte des glaces – fonte qui s'accélère dangereusement comme en témoignent les températures records enregistrées en mars 2022 en Antarctique – est donc d'une importance primordiale pour anticiper les changements auxquels notre espèce sera confrontée.

Tandis qu'aujourd'hui la plupart des expéditions océanographiques sont organisées à bord de grands navires ou d'imposants brise-glaces, la Fondation Tara Océan continue de défendre son modèle amorcé en 2003, prouvant que de sérieuses études scientifiques peuvent être menées à bord de voiliers moins coûteux, avec moins d'impact environnemental, mais aussi avec une plus grande souplesse technique et logistique. Grâce à des partenariats avec l'UNESCO, l'Union européenne et des laboratoires scientifiques internationaux, Tara Océan a su repenser la manière de faire de la recherche fondamentale. Et ainsi continuer à explorer notre monde comme les navigateurs d'antan.

Vincent Jolly,
grand reporter au *Figaro Magazine*



© Maéva Bardy / Fondation Tara Océan
Avec la participation du *Figaro Magazine*

Lucas Barioulet

pour *Le Monde*

Lauréat du Visa d'or

de la Ville de Perpignan Rémi Ochlik 2022

Ukraine : la guerre au quotidien

5h30, Moscou, le 24 février 2022. Vladimir Poutine, assis derrière son bureau, annonce le lancement d'une opération militaire spéciale en Ukraine. Dans la foulée, les premiers missiles s'abattent sur le sol ukrainien, alors que le président Volodymyr Zelensky appelle le pays à prendre les armes. En quelques instants, la vie de millions d'Ukrainiens et Ukrainiennes bascule à jamais.

Dans un hôpital de Kiev, une mère dort depuis trois mois au chevet de son fils dont la jambe, fauchée par un obus, a été amputée. Dans les ruines de Borodyanka, une vieille femme demande son chemin aux passants, perdue dans sa propre ville. À Lviv, un conservateur regarde les murs vides de son musée, tandis qu'une mère pleure son deuxième fils tombé au combat.

Au-delà de la perte d'un territoire, c'est aussi la destruction d'un pays, de son identité, de son patrimoine, de son économie. Il y a ceux qui n'ont d'autre choix que de fuir et ceux qui décident de rester. Une vie dans les abris souterrains ou les wagons bondés, rythmée par les sirènes, où la mort vient du ciel. Et le traumatisme de la guerre qui s'immisce dans les esprits. « J'ai vu une vidéo de soldats russes en train de brûler et j'ai ri. L'espace d'un instant, je ne me suis plus reconnue, tout avait changé. Je ne me pensais pas capable de ça... », raconte Alina, une habitante de Kiev.

À travers ces images réalisées en commande pour le journal *Le Monde* de mars à mai, j'ai voulu montrer le quotidien de la guerre et son impact sur la population, en documentant cette vie totalement bouleversée mais qui continue malgré tout. On se rend compte que la guerre ne se résume pas aux missiles et à la destruction : elle impacte les vies de millions de personnes, piégées pour certaines dans leurs propres immeubles, leurs propres villes, leur propre pays. Alors même que l'information est détournée, transformée, instrumentalisée, montrer la réalité de la guerre devient indispensable.

Sur le terrain, il y a ceux qui nous aident, fixeurs, médecins, volontaires, soldats, tous ceux qu'on laisse derrière nous quand on repart. C'est à la fois une expérience extérieure et intérieure : on découvre ce dont l'homme est capable, dans le meilleur et dans le pire, et ce que l'on est capable de voir, de vivre, nos limites. L'attente, l'ennui, la peur, le doute, l'absurdité, la vie, la mort. Les images ne représentent en définitive que des fractions de seconde du quotidien sur place, où la guerre, elle, est présente en permanence.

Lucas Barioulet



© Lucas Barioulet pour *Le Monde*
Lauréat du Visa d'or de la Ville de Perpignan Rémi Ochlik 2022

Daniel Berehulak

pour *The New York Times* / MAPS

Тут жили люди Des gens vivaient ici

Le 24 février 2022, après des mois de rumeurs et de spéculations, le président russe Vladimir Poutine a lancé une attaque totale contre l'Ukraine. En réponse à l'invasion, le président ukrainien Volodymyr Zelensky a appelé à la mobilisation générale et proclamé la loi martiale, interdisant notamment à tous les hommes âgés de 18 à 60 ans de quitter le pays. Ceux qui vivaient à l'étranger n'étaient pas rappelés, et pourtant des milliers de jeunes hommes et jeunes femmes ont fait le choix de rentrer pour défendre leurs maisons, leurs familles, leur nation. Alors que l'armée russe s'attendait à ce que la capitale tombe en l'espace de trois jours, elle s'est heurtée à une défense acharnée de la capitale et de tout le pays. Chaque fois que les forces russes pénétraient dans une ville ou un quartier, elles saccageaient les maisons, les bureaux et les commerces. Sur les murs de leurs maisons, les habitants inscrivait : « люди » (des gens) vivent ici, ou « діти » (enfants), pour signaler que les occupants étaient des civils, mais cela n'a pas empêché les Russes de piller leurs maisons, de prendre leurs biens et parfois leurs vies. Début avril 2022, après un mois de combats intenses, les forces ukrainiennes ont réussi à

libérer la ville de Boutcha, dans la périphérie de Kiev. Daniel Berehulak a passé plusieurs semaines à documenter les crimes de guerre commis dans cette ville où les forces armées russes, confrontées à la résistance farouche des soldats et volontaires ukrainiens, ont eu recours à une campagne de terreur et de représailles, ciblant parfois même des jeunes femmes, qui ont été violées, assassinées, autrement dit exécutées pour le seul crime d'avoir été de fières Ukrainiennes. Plus tard, lorsque l'armée russe, démoralisée et vaincue, a fini par battre en retraite, une scène d'horreur et de désolation est apparue : des corps de civils partout, dans les rues, dans les jardins, les caves et les salons, certains avec une balle dans la tête, d'autres avec les mains liées dans le dos. Et puis il y avait les séquelles psychologiques des survivants. Cette exposition relate les découvertes des combattants et des responsables ukrainiens après la retraite de l'armée russe. C'est un témoignage sur des semaines de violations des droits de l'homme, mais aussi sur la résilience d'un peuple qui lutte pour son indépendance depuis plus d'un siècle.



Valerio Bispuri

Dans les chambres de l'esprit

Mon travail raconte ce qu'est la maladie mentale aujourd'hui. *Dans les chambres de l'esprit* est le quatrième chapitre sur la liberté perdue, après *Encerrados*, *Paco* et *Prigionieri*, poursuivant ainsi ma longue recherche et mon étude approfondie sur le monde des personnes invisibles. Entrer dans le monde de la souffrance psychique est une expérience complexe, délicate et exigeante, et la représenter à travers la photographie l'est encore plus. Qui sont les « fous » aujourd'hui ? Que ressentent-ils ? Pour répondre à ces questions, j'ai dû m'immerger dans leur réalité. Leurs gestes et leurs regards sont perdus dans un monde intérieur, un monde souvent coupé de leur environnement qu'ils perçoivent comme hostile voire effrayant, un monde qui peut les conduire à l'autodestruction.

J'ai choisi de commencer mon travail par l'Afrique. C'est un continent où les pathologies mentales sont reconnues depuis peu de temps, et il est difficile de savoir combien de personnes en souffrent et où elles vivent. Elles errent souvent dans les rues des mégapoles ou restent cachées dans un village retiré. Les troubles mentaux sont encore souvent perçus comme un mal non humain, surnaturel, parfois dangereux. C'est le cas dans les pays du nord-ouest de l'Afrique (Bénin, Togo, Côte d'Ivoire), où les sorciers vaudous des villages attachent les malades mentaux aux arbres car ils considèrent que ce sont des démons. Heureusement, il existe des gens formidables comme le missionnaire

Grégoire Ahongbonon qui depuis vingt ans tente de leur rendre leur dignité dans les centres d'accueil qu'il a fondés.

J'ai commencé en 2018 en Zambie et au Kenya, me rendant dans les hôpitaux psychiatriques et me confrontant aux réalités les plus dures de la maladie, des toxicomanes aux malades abandonnés dans la rue, enfants comme adultes. Je suis allé dans les bidonvilles de Kibera et de Mathare à Nairobi, au Kenya, et dans le seul hôpital psychiatrique de Lusaka, en Zambie. Là-bas, j'ai vu des patients enfermés dans de petites cellules, immobiles pendant des heures, l'écume à la bouche, ou bien livrés à eux-mêmes, arpentant les rues et se réfugiant dans les marchés. Certains étaient nés ainsi, d'autres étaient devenus fous à cause d'une consommation immodérée de drogues, d'autres encore avaient perdu leurs repères spatiaux et temporels à la suite d'un traumatisme émotionnel. Durant la crise sanitaire, j'ai travaillé en Italie, de l'admission d'urgence dans les cliniques psychiatriques à la maladie mentale en prison. J'ai passé des journées entières avec les patients : pendant leurs crises aiguës et pendant de nombreux après-midi où nous nous asseyions de longs moments sur un canapé ou jouions aux cartes. Pendant tout le temps où je n'ai pas pris de photos, j'ai appris à les connaître, à les regarder, à essayer de les comprendre. Puis en 2021, je suis allé au Bénin et au Togo, pour poursuivre le chapitre sur l'Afrique qui est présenté dans cette exposition.



© Valerio Bispuri

J'ai toujours pensé que le travail d'un photojournaliste qui raconte des histoires nécessite de la patience et du courage pour que ses émotions correspondent à la réalité. Avant de prendre une photo, j'attends, j'essaie de suivre le temps de la personne que j'ai en face de moi. Qui est cette personne ? Que ressent-elle ? Souffre-t-elle mentalement ?

Valerio Bispuri

Mstyslav Chernov & Evgeniy Maloletka

Associated Press

Marioupol, Ukraine

La plupart des morts étaient abandonnés dans les rues. Il n'y a pas eu d'enterrements. Aucune cérémonie. Aucun rassemblement public pour pleurer les victimes des frappes incessantes de la Russie contre la ville portuaire devenue le symbole de la résistance farouche de l'Ukraine. C'était trop dangereux.

À défaut, les autorités ont chargé les corps dans un camion du mieux qu'elles ont pu et les ont enterrés dans d'étroites tranchées creusées dans la terre gelée de Marioupol.

Ces fosses communes racontaient l'histoire d'une ville assiégée. Il y avait le bébé de 18 mois touché par un éclat d'obus, l'adolescent de 16 ans tué par une explosion alors qu'il jouait au football, la fillette d'à peine 6 ans transportée en urgence à l'hôpital dans son pyjama orné de licornes et maculé de sang. Il y avait la femme enveloppée dans un drap, les jambes soigneusement liées aux chevilles avec un morceau de tissu blanc. Tous furent jetés dans les tranchées. Il fallait faire vite pour se mettre à l'abri avant la prochaine série de bombardements.

Le monde n'aurait rien vu de tout cela, n'aurait quasiment rien vu de Marioupol au début du siège, sans le travail de Mstyslav Chernov et Evgeniy Maloletka, l'équipe de l'Associated Press qui a rejoint la ville dès le début de l'invasion et qui y est restée longtemps bien qu'elle soit devenue l'un des endroits les plus dangereux sur terre.

Pendant plus de quinze jours, ils ont été le seul média international présent dans la ville, les seuls journalistes en mesure de transmettre des vidéos et des photos au monde extérieur. Ils étaient

là quand la petite fille au pyjama à licornes a été transportée à l'hôpital. Ils étaient là après le bombardement de la maternité et pendant les innombrables frappes aériennes qui ont ravagé la ville. Ils étaient là quand des hommes armés ont commencé à sillonner la ville pour traquer tous ceux qui pourraient prouver que la version de la Russie était fausse.

Leur travail a rendu le Kremlin furieux.

L'ambassade de Russie à Londres a publié des photos de l'AP barrées du mot « FAKE » (mensonge) en rouge. Au Conseil de sécurité de l'ONU, un diplomate russe de haut rang a brandi des photos de la maternité, affirmant qu'elles étaient truquées.

L'équipe a finalement été incitée à quitter la ville. Un policier a expliqué pourquoi : « S'ils vous attrapent, ils vous mettront devant une caméra et vous feront dire que tout ce que vous avez filmé était un mensonge. Tous vos efforts et tout ce que vous avez fait à Marioupol auront été vains. » Partir a été un déchirement. Ils savaient qu'une fois partis, il n'y aurait pratiquement plus d'information indépendante depuis l'intérieur de la ville. Mais ils savaient qu'ils n'avaient pas le choix. Ils sont donc partis, discrètement, un jour où des milliers de civils fuyaient la ville, passant les barrages routiers russes les uns après les autres. Leur travail et les personnes qu'ils ont rencontrées témoignent de l'agonie de Marioupol. Comme ce médecin qui a tenté de sauver la vie de la petite fille en pyjama. Alors qu'il luttait pour la réanimer, il a fixé l'objectif de l'AP. Rempli de rage, il a hurlé : « Montrez ça à Poutine ! Les yeux de cette enfant et les médecins en larmes. »



© Evgeniy Maloletka / Associated Press

Sabiha Çimen

Lauréate de la Bourse Canon de la Femme Photojournaliste 2020

Hafizas

Le terme honorifique « hafiz » désigne la personne qui connaît le Coran par cœur, car quiconque mémorise l'intégralité du saint livre et se conforme à ses enseignements sera récompensé par Allah et accédera à un rang élevé au paradis.

La pratique remonte à une époque où l'illettrisme était répandu et le papier et le parchemin très onéreux. En tant que gardien du Coran, de ses 604 pages et 6236 versets, le hafiz participe à la conservation et à la transmission du texte. La mémorisation des versets est une tradition qui remonte au temps du prophète Mahomet et se pratique de génération en génération depuis bientôt 1500 ans.

En Turquie, il existe des milliers d'écoles de mémorisation du Coran, dont de nombreuses réservées aux filles âgées de 8 à 19 ans. Elles y consacrent trois ou quatre années de concentration, de discipline, de dévotion. Une fois ces études accomplies, la plupart des jeunes filles se marieront et fonderont une famille, mais elles garderont toujours en mémoire chaque parole du saint livre.

Mon reportage montre le quotidien dans ces écoles coraniques pour jeunes filles au cours de leur apprentissage pour devenir hafizas : leurs études, mais aussi les entorses aux règles et les moments de divertissement. Le récit de leurs expériences individuelles constitue un journal de bord. Par le biais de ces photographies, je cherche à donner une voix à ces jeunes femmes, qu'elles puissent s'exprimer, apporter leur point de vue, et ainsi éviter toutes distorsions de la réalité ou fausses interprétations. Je me suis efforcée de proposer un aperçu des cœurs et des âmes de ces jeunes filles, d'éclairer cette expérience que moi-même et ma sœur jumelle avons vécue il y a dix-huit ans.

Ma sœur et moi avons commencé nos études à l'école coranique à l'âge de 12 ans, et c'est ce qui m'a permis de révéler ce monde secret, inconnu. Mon projet suit le parcours de ces élèves pour devenir hafizas et montre qu'elles gardent elles aussi leurs rêves et le même esprit d'aventure que toutes les jeunes femmes de leur âge. Commencé en 2017, *Hafizas* est mon premier projet à long terme. Grâce à la Bourse Canon de la Femme Photojournaliste, j'ai pu enrichir le projet avec du contenu et des images.

Sabiha Çimen



© Sabiha Çimen

Lauréate de la Bourse Canon de la Femme Photojournaliste 2020

Jean-Claude Coutausse

Bains de foule

À quoi sert une photographie politique ?
À rien ou beaucoup. Tout dépend de la sincérité de son auteur. Une image ne dit jamais la vérité, mais on peut éviter de la faire mentir.
Je ne raconte plus la politique comme une comédie depuis que je me suis rendu compte que j'avais devant moi des personnages de tragédie. Pas ces notables qui se limitent aux mandats de député ou aux portefeuilles de ministre, mais ces quelques femmes et hommes qui mettent en jeu leur vie, leur nom, pour partir à la conquête d'un pouvoir suprême qu'ils ne redoutent pas d'endosser.
Ceux-là ne lâchent jamais.
Le journal *Le Monde* me permet de suivre les grands politiques, inlassablement, au plus près, pour capter ces moments d'euphorie, de fatigue ou de doute qui aideront à dresser leur portrait.

Cette rédaction où règne la force du verbe assume depuis une quinzaine d'années la fragilité de mes images.
Je ne peux photographier la politique que pour un journal. Il n'y a pas de photographie universelle, il faut savoir à qui on s'adresse. Je connais aussi bien le lecteur du *Monde* que je connaissais celui de *Libération* dans les années 1980.
Travailler pour une rédaction permet également d'échapper à la pression des communicants, ceux qui font du photojournalisme politique un photojournalisme captif, réduisent les espaces et les temps de prises de vue, nous ramènent vers les axes officiels et nous remplacent par des photographes maison. Ainsi je photographie aussi la politique pour ne pas laisser la communication l'emporter sur le réel.

Jean-Claude Coutausse



© Jean-Claude Coutausse pour *Le Monde*



© Jean-Claude Coutausse pour *Le Monde*

Alain Ernout

La Sixième Extinction

Aujourd'hui nous connaissons bien les causes de cette apocalypse environnementale à laquelle nous sommes confrontés : le changement climatique, la surexploitation des ressources, la pollution, la destruction des habitats naturels, les espèces invasives, la déforestation massive et l'agriculture intensive ont entraîné des dommages irréversibles. Depuis 1970, les populations de vertébrés ont diminué de plus de 60 %, et depuis 1980, quelque 600 millions d'oiseaux ont disparu en Europe.

L'avenir de la planète dépend aussi de la santé des océans qui sont des grands régulateurs du climat. Le plancton et le phytoplancton absorbent une grande partie du CO₂ de l'atmosphère, mais alors que les températures augmentent et que les océans doivent absorber toujours plus de dioxyde de carbone, l'eau de mer devient de plus en plus acide. À cela s'ajoute la pollution, avec les métaux lourds, les solvants, les boues toxiques et autres déchets industriels déversés dans les eaux du monde. Sous l'effet conjugué de l'acidification des océans et de la pollution, des « zones mortes » se sont formées, provoquant l'asphyxie de la faune marine. Il existe aujourd'hui plus de 400 zones mortes marines dans le monde. Les conséquences s'observent sur toute la biodiversité, des récifs coralliens aux poissons et crustacés.

« Une grande partie de la nature est déjà perdue et ce qui reste continue de décliner », a alerté le groupe d'experts de l'ONU sur la biodiversité.

Sur les 8 millions d'espèces animales estimées sur la planète (dont 5,5 millions d'insectes), jusqu'à un million sont menacées d'extinction, et beaucoup pourraient disparaître dans les prochaines décennies.

Les espèces dites charismatiques (le lion, l'éléphant, la girafe, le léopard, le panda, le guépard, l'ours polaire, le loup, le gorille) sont souvent des espèces ingénieurs qui façonnent leur environnement, comme l'éléphant qui en abattant des arbres empêche la savane de se transformer en forêt. On parle également d'espèces parapluie : leur préservation protège indirectement toutes les espèces vivant dans le même habitat. Et ces grands mammifères, moins diversifiés, sont plus vulnérables.

Leur disparition n'est que la partie émergée de l'iceberg, signe d'un déclin de la biodiversité sans précédent et d'un effondrement des écosystèmes. Mon travail sur ce qu'on appelle la « sixième extinction » vise à éveiller les consciences sur la vulnérabilité des espèces de notre monde au travers d'un concept photographique centré sur la transmission de l'émotion. Être au plus près de l'animal me permet de capter l'instant magique qui fera la force des images. La bienveillance, l'éveil, la conscience aiguë de l'autre et le respect des espèces non humaines sont des valeurs clés pour observer notre monde.

Alain Ernout



Françoise Huguier

Agence VU'

« Toute » en retrait

Clouer le bec à ses rivaux en confidences, imposer un silence de cimetière, avoir le dernier mot, fût-il celui de la fin. Raconter sa vie, c'est le plus souvent étrangler celle des autres, l'assassiner. Le goût des autres est surtout le goût de leur sang. Se confier pour mieux se reprendre et se retirer, repu au milieu des cadavres, sur la colline dévastée de ses certitudes. Comment agir hors cette loi funèbre qui nous congèle? Comment rompre avec ce quant-à-soi généralisé qui pulvérise le hors de soi? La solution ne consiste pas à aménager ce système par réformes ou amendements, en organisant par exemple un libre-échange de la confiance sur le mode libéral que l'on sait, ou pire, car ultime entourloupe du commerce organisé, un échange équitable sur un principe prétendument alternatif. Il ne s'agit pas non plus de fuir vers un par-delà censément meilleur, de se mettre en retraite du monde. Certes, on pourrait aussi décréter un violent moratoire qui empêcherait pour quelques heures, quelques mois, quelques années, toute tentative d'oser, pour soi et surtout pour les autres, les « souvenirs personnels ». Mais cette solution, pour humoristique qu'elle soit, ne suffirait pas. Elle devrait être plutôt une dissolution : fuir sur place, devenir nomade mais sans grand mouvement apparent, transhumer en toute imperceptibilité.

Depuis plus de quarante ans, la photographe Françoise Huguier œuvre à ce retrait discret qui n'est pas une retraite. Dans le vocabulaire de l'architecture classique, un retrait désigne une petite pièce dépendant de la chambre à coucher et où l'on peut s'isoler. Françoise Huguier est la locataire solitaire de cette chambre noire où elle foment ses images lumineuses. Difficile à saisir, pas commode à cerner. Il suffit de l'avoir observée au travail. Ce qu'on découvre alors, c'est qu'on ne la voit pratiquement jamais en train de photographier. Une femme invisible, une grande reporter qui se fait aussi bien toute petite quand elle se planque, plus qu'elle ne se plante, dans les coulisses d'un défilé de mode, dans les limbes de l'Afrique fantôme, dans les soutes de la Sibérie, dans les placards des derniers appartements communautaires de Saint-Petersbourg ou dans les arrière-boutiques de la société coréenne. Que veut-elle dire en montrant, développant, exposant, éditant? Qu'une image vaut mieux qu'un long discours? Qu'un instantané a valeur de pérennité? C'est sûrement beaucoup plus compliqué. En Corée, en Île-de-France ou à Deauville, c'est toujours très difficile de photographier l'intimité. Elle ne se précipite pas sur son appareil photo, elle écoute et fait parler les gens de leur vie.

Pendant ce temps-là, ses yeux, comme un scanner, repèrent les futures prises de vue et mesurent la lumière. Puis elle demande si elle peut aller aux toilettes, lieu intime qui raconte toujours l'histoire de la famille : photos, journaux, papier toilette. En sortant, elle demande « innocemment » qui est le petit garçon sur la photo, la marque du papier toilette... et là c'est le sésame, on lui propose de visiter l'appartement. Elle réussit à photographier la garde-robe, la propriétaire dans son lit en chemise de nuit ou sous la douche. C'est une technique d'investigation qu'elle n'avait évidemment pas quand elle a commencé la photo. Au fil du temps, Françoise Huguier a entrepris de raconter sa vie en se penchant sur celle des

autres. Ce qu'elle a déjà fait de façon explicite à deux reprises : à la manière d'un autoportrait littéraire (*Au doigt et à l'œil*, Sabine Wespieser, 2014) ou, plus roman-photo, à la façon d'une longue confidence relatant comment, en août 1950, elle fut enlevée par un commando de combattants du Vietminh sur la plantation cambodgienne d'hévéas dont son père était l'administrateur (*J'avais huit ans*, Actes Sud, 2005). Mais, comme un paradoxe excitant, c'est peut-être quand elle est au plus proche d'un modèle autobiographique que Françoise Huguier s'en éloigne le plus.

Gérard Lefort



Acacia Johnson

Lauréate de la Bourse Canon de la Femme Photojournaliste 2021

Pilotes de brousse en Alaska

Sur les terres accidentées, variées et peu peuplées de l'Alaska, un son est perceptible presque partout : le bourdonnement d'un avion au loin. Seulement 20% de l'Alaska est accessible par la route, et des dizaines de ses villages éloignés, principalement des communautés autochtones, dépendent des avions pour les services essentiels, notamment le courrier et les produits alimentaires, les soins médicaux et le transport d'urgence.

Depuis le décollage du premier avion de distribution du courrier en 1924, des petits avions capables d'atterrir sur des pistes courtes ou sur des sols naturels comme la toundra, les glaciers, les plages ou l'eau, jouent un rôle essentiel dans le développement de l'État. Aujourd'hui, la quasi-totalité de l'Alaska est fortement tributaire de l'aviation, tant pour le transport essentiel entre les communautés que pour accéder à des régions sauvages reculées. Pour de nombreux pilotes, voler est devenu un mode de vie, un moyen de se connecter au paysage et les uns aux autres. Tout au long de ma vie en Alaska, voler a eu pour moi une dimension quasi spirituelle. Voler implique une attention particulière à la sécurité et un profond respect pour la terre, la météo et la vie des passagers. Mais bien que le vol en Alaska soit aujourd'hui courant, il est souvent romancé comme une aventure dangereuse.

On se souvient encore des débuts de l'aviation de brousse entre les années 1920 et 1950, où les premiers pilotes audacieux volaient sans données météo, sans technologie de navigation ou sans pistes, et qui ont alors pris des risques face à la météo, survécu à de nombreux accidents, se retrouvant souvent seuls dans des régions désertes.

Et même si la sécurité de l'aviation moderne a considérablement progressé depuis cette époque, voler en Alaska est encore considéré comme dangereux, et ce malgré les efforts des pilotes professionnels et privés qui consacrent leur carrière à en garantir la sécurité. De la ville d'Anchorage à l'Arctique en passant par le delta du Yukon-Kuskokwim, voici des portraits de pilotes qui appartiennent à la communauté aérienne de l'Alaska depuis des décennies et de personnes qui contribuent à façonner son avenir. Leurs avions dessinent également un portrait vivant de l'histoire de l'Alaska : la plupart des modèles choisis par ces pilotes (tels que le Piper Super Cub ou le De Havilland Beaver) sont utilisés, entretenus et transmis entre générations de pilotes depuis leur première production au milieu du XX^e siècle. Comme me l'a dit un pilote : « Tant de choses se sont passées avant l'ère des avions, et il s'en passera tant d'autres après l'ère des avions. »



© Acacia Johnson

Lauréate de la Bourse Canon de la Femme Photojournaliste 2021

Et alors que l'aviation connaît de rapides bouleversements avec la montée en flèche des assurances, le développement d'avions électriques et la récente autorisation d'utiliser des drones de fret, l'avenir du vol en Alaska est incertain. Mon travail capture une période cruciale dans le temps et raconte l'histoire de pilotes qui relient des communautés éloignées, sauvent des personnes en difficulté, forment et encouragent de nouveaux pilotes, et transportent des personnes vers les régions les plus sauvages de l'État.

Acacia Johnson

Zor. Dans le plus grand ghetto gitan d'Europe

Dans l'Europe actuelle confrontée à des flux migratoires sans précédent, la montée des mouvements nationalistes non seulement le long des frontières mais également à l'intérieur des pays a contraint des minorités à vivre dans des ghettos, isolées, comme s'il s'agissait de plaies qu'il faudrait guérir et éviter qu'elles contaminent leur environnement.

En 2019, l'Europe comptait plus de 11 millions de Roms, Sintis et Gitans, l'équivalent de la population de la Belgique. Mais les communautés roms sont victimes d'une discrimination systématique. En juin 2021 en République tchèque, un Rom est mort étouffé par des policiers qui l'ont maintenu au sol en appuyant un genou sur son cou. En novembre 2021 en Grèce, une petite fille rom est morte écrasée par un portail automatique, après avoir agonisé pendant plus d'une heure où les passants ont détourné le regard.

Selon l'Agence des droits fondamentaux de l'Union européenne (FRA) dans sa deuxième enquête sur les minorités et la discrimination (EU-MIDIS II), 80% des Roms sont exposés à la pauvreté. Selon la même enquête, les Roms constituent la plus grande minorité d'Europe et subissent davantage de discrimination que les autres groupes étudiés.

Stolipinovo, dans la ville de Plovdiv en Bulgarie, est le plus grand ghetto gitan d'Europe. Quartier comme les autres à l'époque communiste, Stolipinovo s'est transformé en ghetto après

la chute du communisme lorsque les Gitans, victimes de discrimination raciale, ont perdu leurs emplois à la suite de la privatisation des entreprises industrielles. Aujourd'hui, les résidents de Stolipinovo (environ 80 000 selon le Forum européen pour la démocratie et la solidarité) sont des parias aux yeux des citoyens bulgares de Plovdiv.

Les habitants du ghetto de Stolipinovo sont d'origine turque, parlent turc et revendiquent leur identité turque. S'ils sont majoritairement musulmans, il existe une diversité d'identités religieuses au sein de la communauté, allant jusqu'au paganisme. La structure sociale est fondée sur la cellule familiale, avec des rôles définis pour les hommes et les femmes et selon des hiérarchies déterminées par le respect qu'ils inspirent et leur richesse. Les traditions culturelles sont des valeurs fondamentales : les grands événements fêtés en plein air, souvent dans la rue, sont ouverts à tous.

La discrimination à l'égard des Roms du ghetto de Stolipinovo s'alimente de stéréotypes qui ne se conforment ni au mode de vie local ni à la culture bulgare.

Les Roms vivent dans des conditions insalubres, et les problèmes sanitaires, sociaux et de logements sont critiques. Dans un environnement hostile où règne un sentiment nationaliste de plus en plus fort, Stolipinovo présente le portrait de la discrimination systématique en Europe au XXI^e siècle.

Selene Magnolia



Siegfried Modola

Au cœur de la rébellion birmane

En Birmanie, les espoirs de paix et de démocratie se sont évanouis. La nation d'Asie du Sud-Est est aujourd'hui embourbée dans le conflit et le chaos. Plusieurs décennies de régime militaire répressif et de mauvaise gouvernance ont créé un climat de violence, de violations des droits de l'homme et de misère chronique. Les avancées vers un changement démocratique ont été anéanties l'année dernière, lors d'un coup d'État militaire le 1er février 2021. Dans un contexte de résistance violente et de guérilla menée par des milices nouvellement formées et des groupes armés ethniques, des milliers de civils ont été tués. Dans la ville de Demoso, dans l'État de Kayah, des bâtiments détruits et des rues désertes témoignent de l'intensité des affrontements. La majeure partie de la région est sous le contrôle de l'aile armée du gouvernement en exil, et de l'Armée karenne (KA), l'aile armée du Parti national progressiste karenne (KNPP) qui combat les forces armées birmanes, la Tatmadaw, depuis plus de 70 ans. Maw Soe Myar* n'est pas une enfant comme les autres. La fillette d'un an a vu son monde bouleversé par la cruauté d'un régime qui a plongé son pays dans la violence et l'incertitude, contraignant des milliers de familles comme la sienne à fuir. Tout s'est évanoui : les voix familières des voisins qui résonnaient dans le village, les couleurs vives des tapis de sa maison, les murmures de ses parents qui la berçaient le soir. Ce qui reste, c'est le regard sombre et silencieux

de sa mère, Maw Pray Myar*, qui la porte à travers les vallées rocheuses, les forêts de teck et les herbes à éléphant, hautes, coupantes, qui griffent sa peau. Chaque pas est calculé pour éviter de trébucher et de blesser sa fille. La famille traverse le fleuve Salouen et s'aventure dans une épaisse forêt de bambous, vers la frontière avec la Thaïlande, vers la sécurité. Des centaines de familles de déplacés y ont trouvé refuge contre la répression brutale du régime. Dans un autre camp de déplacés internes près de Demoso, une femme fait part de ses inquiétudes tout en gardant un œil sur ses trois enfants qui jouent un peu plus loin, sous un ciel d'azur. « Nous vivons toujours dans la peur des frappes aériennes de l'armée. Nous savons qu'il est facile pour eux de s'en prendre aux civils. Et c'est ce qu'ils font. » Le 24 décembre 2021, lors d'une attaque menée par la Tatmadaw dans le canton de Hpruso (État de Kayah), au moins trente-cinq personnes, dont quatre enfants et deux travailleurs humanitaires, ont été brûlées vives. Le 17 janvier 2022, une frappe aérienne sur un camp de déplacés aurait tué deux jeunes sœurs pendant qu'elles dormaient ainsi qu'un homme âgé à proximité, et blessé des centaines de personnes. Contre toute attente, un esprit de solidarité s'est développé au sein de toute la population au cours de l'année passée. De nombreuses personnes dans les villes comme à la campagne semblent s'être ralliées à la cause, laissant de côté leur



© Siegfried Modola

vie quotidienne pour contribuer comme elles le peuvent au combat pour un avenir libéré du régime militaire. Dans un hôpital tenu secret près de Loikaw, la capitale de l'État de Kayah, trente étudiants en médecine qui ont rejoint le mouvement de désobéissance civile se retrouvent de facto médecins et traitent les patients avec les rares fournitures médicales disponibles. Une étudiante en médecine de Rangoun âgée de 22 ans qui a rejoint le soulèvement décrit la situation : « Nous manquons de médicaments pour soigner les blessés. Nous devons en rediriger beaucoup vers d'autres hôpitaux, loin d'ici, ce qui oblige à passer par des zones contrôlées par l'armée. » Elle s'arrête devant le lit d'un garçon de 8 ans souffrant de graves brûlures aux jambes. « Nous faisons de notre mieux avec ce que nous avons. »

Siegfried Modola

* Les noms ont été modifiés.

Toutes les photos ont été prises dans l'État de Kayah, dans l'est de la Birmanie.

La fin d'une guerre interminable

C'est un hiver rigoureux qui a commencé en 2013. Dans la ville d'Herat le jour de Noël, les gens brûlaient des déchets au bord de l'autoroute pour se réchauffer après avoir fui les combats et, ironiquement, la sécheresse dans les zones rurales périphériques. Mais bien que ténu, l'espoir subsistait. Pour la première fois depuis la chute des talibans en 2001, l'élection présidentielle de 2014 devait être organisée par les Afghans et non plus par des acteurs internationaux.

Le jour de l'élection à l'aube, les explosions de roquettes résonnaient dans Kaboul. Les talibans avaient promis un bain de sang. Le ciel était sombre, mais les électeurs faisaient la queue sous la pluie, faisant preuve de patience face aux inévitables aléas logistiques et menaces pour la sécurité. Au total, 6,5 millions de votes ont été exprimés et la journée a été présentée comme un succès.

L'enthousiasme a cependant été de courte durée et le pessimisme s'est rapidement emparé du pays. Au lendemain du second tour entre les deux principaux candidats, il y a eu des accusations de fraude et un audit a été lancé. La confiance dans la République afghane s'est effondrée, tout comme la devise nationale et les investissements étrangers, et le chômage a explosé. À la fin de l'année, la mission militaire internationale a confié

la responsabilité de la sécurité aux forces de sécurité nationales afghanes.

Après avoir attendu patiemment que les forces étrangères mieux équipées, mieux formées et plus motivées quittent le pays, les talibans ont rapidement lancé l'offensive. Ils ont pris le contrôle de leur première grande ville, Kunduz, dans le nord du pays, en septembre 2015. Au cours de l'opération visant à reprendre la ville, les frappes aériennes américaines ont détruit un hôpital de traumatologie géré par Médecins sans frontières, tuant 42 patients et soignants dans l'un des épisodes les plus terribles de toute la guerre. Alors que les combats s'intensifiaient, les diplomates américains ont relancé les négociations de paix avec les talibans. En février 2020, après dix-huit mois de négociations sous la présidence de Donald Trump, un traité de paix en Afghanistan a été signé entre les représentants américains et les talibans, marquant ainsi la défaite des États-Unis en prévoyant le retrait total des forces internationales l'année suivante si le gouvernement afghan et les talibans s'engageaient à entamer des pourparlers de paix. Mais les États-Unis, sous la présidence de Trump comme sous celle de Biden, étaient plus déterminés à retirer leurs troupes qu'à assurer la stabilité en Afghanistan.

Début 2021, après l'annonce du président Biden que les États-Unis respecteraient l'accord de retrait, les talibans ont intensifié les offensives dans tout le pays, s'emparant des régions rurales les unes après les autres alors que les forces gouvernementales s'effondraient, préférant souvent déposer les armes et se rendre. Au début du mois d'août, les 34 capitales provinciales de l'Afghanistan étaient presque toutes encerclées. S'attendant à une bataille ouverte et sans merci à Kaboul, les forces étrangères et les diplomates encore sur place ont accéléré le processus d'évacuation. Finalement, les talibans ont repris le pouvoir beaucoup plus vite qu'ils ne l'avaient prévu : il n'a fallu que dix jours pour qu'ils prennent le contrôle de la plupart des capitales provinciales. À l'aube du 15 août, leurs combattants avaient atteint les portes de Kaboul. Pendant deux semaines, des combattants talibans victorieux ont gardé l'aéroport international de Kaboul où des forces étrangères sous le commandement de l'armée américaine assuraient le transport aérien de jusqu'à

10000 personnes par jour : des diplomates étrangers, des travailleurs humanitaires et des journalistes, mais principalement des Afghans qui cherchaient à tout prix à fuir le nouveau régime. De nombreuses personnes ont trouvé la mort, écrasées par la foule ou abattues par des combattants talibans qui s'efforçaient de contrôler l'accès à l'aéroport alors que des dizaines de milliers de personnes tentaient d'y pénétrer. Un kamikaze de Daech a emporté avec lui 180 personnes, dont treize soldats américains. Quelques jours plus tard, dans une tentative apparente d'empêcher une nouvelle attaque, une maison familiale a été frappée par un missile Hellfire tiré par un drone américain. Les dix victimes, dont huit enfants, ont été enterrées dans un cimetière près de l'aéroport alors que les derniers avions américains s'élevaient dans le ciel et quittaient définitivement le sol afghan.

Andrew Quilty

Andrew Quilty remercie *Le Monde* et *Le Figaro Magazine*.



Eugene Richards

En marge

Inspirée de quelque cinquante années de photographie, cette exposition pourrait suivre un ordre chronologique, de mes tout premiers récits photographiques dans le sud des États-Unis en 1969 jusqu'à mon retour dans le delta de l'Arkansas en 2019. Elle pourrait aussi être structurée par thèmes: la misère aux États-Unis, le sort des handicapés mentaux, le coût humain de la drogue, de la guerre, le cancer d'une femme. L'une ou l'autre approche donnerait l'impression que j'ai participé à l'élaboration de cette exposition dès le départ. C'est faux. J'ai commencé à chercher ces photos il y a de longs mois, sur les conseils de mon fils Sam qui avait remarqué que j'étais abattu, incapable de faire quoi que ce soit. Les ravages du Covid accaparaient mon esprit, tout comme l'Afghanistan et l'Irak, et le sentiment que d'autres guerres se profilaient. J'avais aussi du mal à accepter les fractures au sein de la société ainsi que le nouveau visage du journalisme aux États-Unis. De plus en plus de partisans de la politique identitaire suggéraient que certains photographes méritaient plus de soutien que d'autres. Que l'âge, la race, la classe sociale, le genre des journalistes sont des facteurs à considérer avant de nous envoyer en mission. Il me semblait également qu'à l'exception peut-être des photos de guerre, les images publiées dans les livres et les magazines d'actualités étaient de moins en moins prises sur le vif, et de plus en plus souvent mises

en scène, construites, en collaboration avec les sujets. « Collaboration » étant apparemment le mot à la mode ces temps-ci. C'est finalement mon fils qui m'a orienté vers une nouvelle manière de publier et de m'exprimer. « Aujourd'hui, il n'y a pratiquement personne pour te soutenir dans ce que tu penses devoir faire, alors publie tes photos sur Instagram », m'a conseillé Sam. « Instagram », ai-je répété, incrédule. Alors, tel un automate, j'ai commencé à parcourir les vieux classeurs craquelés et gondolés remplis de planches-contacts qui occupent sept ou huit étagères d'un débarras au fond de notre maison. Au fil des pages, j'ai cherché des clichés que je n'avais encore jamais montrés ni publiés, triant des centaines de moments de la vie des autres, submergé de souvenirs. Et puis, à ma grande surprise, Jean-François* m'a téléphoné. C'est un homme qui ne se soucie pas de qui vous êtes, de votre âge, de vos origines ou de votre identité de genre tant que vous vous efforcez de raconter la vérité. C'est son intérêt pour mes photos ainsi que la bienveillance de ma femme Janine et de Sam qui m'ont remis au travail.

Eugene Richards

* Jean-François Leroy, directeur du festival.



Arnaud Robert & Paolo Woods

Happy Pills

Définir le bonheur semble avoir longtemps été la responsabilité des religions, des philosophies ou même de la politique. Aujourd'hui, c'est l'industrie pharmaceutique qui déploie les outils de la science, du marché et de la communication pour offrir une réponse standardisée à cette ultime aspiration humaine. Que ce soit dans l'inconscient collectif ou la pop culture, d'*Alice au pays des merveilles* à *Matrix*, la pilule apparaît comme une réponse quasi magique aux faiblesses, aux mélancolies, aux inacceptables limites de la condition humaine. La promesse de transformation et de guérison par la chimie offre la métaphore la plus parfaite d'une société prométhéenne qui ne croit qu'en l'efficacité, la puissance, la jeunesse et la performance. Une société où l'apparence du bonheur vaut presque mieux que le bonheur lui-même, où la représentation l'emporte sur le réel.

Pendant cinq ans, le journaliste Arnaud Robert et le photographe Paolo Woods ont parcouru le monde à la recherche des « pilules du bonheur », ces médicaments qui peuvent réparer une blessure humaine, ces molécules qui font bander, travailler, agir, ces substances qui permettent aux dépressifs de ne pas totalement sombrer, ces antidouleurs que les travailleurs pauvres avalent pour pouvoir continuer à nourrir leur famille. Partout, du Niger aux États-Unis, de la Suisse à l'Inde, d'Israël à l'Amazonie, *Big Pharma* s'est répandue pour offrir des solutions immédiates là où il n'y avait que d'éternels problèmes. À travers différentes séries photographiques et l'exploration des réseaux sociaux, l'exposition a pour objectif d'interroger le visiteur sur sa propre relation aux médicaments.

Happy Pills est aussi un livre publié par Delpire & Co et un film documentaire produit par Intermezzo/Arte/RTS.

Exposition produite par La Ferme des Tilleuls, Suisse.



Alexis Rosenfeld

avec l'UNESCO

1 Ocean

« *1 Ocean*, le grand témoignage sur l'Océan » est un projet d'exploration mené par le photographe Alexis Rosenfeld avec l'UNESCO. À l'occasion de la Décennie des Nations unies pour les sciences océaniques au service du développement durable (2021-2030), nous racontons l'Océan, témoins de ses richesses, des menaces qui pèsent sur lui, mais aussi des solutions que nous pouvons y apporter. Des secrets des profondeurs aux merveilles de la vie marine, « *1 Ocean* » vous emmène pendant dix ans à la découverte de l'Océan.

Ce grand témoignage repose sur trois axes majeurs :

Explorer

La curiosité des hommes constitue depuis bien des siècles le cœur même de l'exploration. Cherchant à assouvir leur soif de connaissance, ils ont gravi les plus hautes montagnes, traversé les déserts et plongé dans les abysses du grand Océan. Ils n'avaient alors qu'un seul but : offrir à l'humanité la connaissance de ces mondes insoupçonnés, tout en témoignant de l'immense fragilité de notre environnement. Si les voyages au long cours et les récits de ces explorateurs ont peu à peu façonné la légende du « continent bleu », ils ne sauraient toutefois faire oublier l'existence de l'autre monde : celui des profondeurs, inconnu et presque inaccessible. À l'aube du XXI^e siècle, l'équipe de « *1 Ocean* » se donne pour mission d'explorer l'inexploré et de partir à la redécouverte de l'Océan.

Documenter

La raison d'être de l'exploration, c'est le besoin de générer de nouvelles connaissances. Au retour de leurs expéditions, les premiers explorateurs alimentaient déjà les plus grandes collections européennes en collectant des pierres, constituant des herbiers et rapportant de leurs périples toutes sortes d'objets artisanaux. Ils offraient ainsi aux générations futures de précieux échantillons du passé. À l'instar de ces prédécesseurs, le projet « *1 Ocean* » se veut être un créateur de contenu. Les missions sont donc documentées à travers les photographies d'Alexis Rosenfeld, mais aussi via la réalisation de films documentaires.

Transmettre

Cette documentation a pour principal objectif de rendre accessibles à tous les richesses de l'Océan. Si cette notion de transmission est au cœur du projet « *1 Ocean* », c'est parce qu'il porte en lui une conviction profonde : la connaissance est un premier pas vers la protection. Au regard des préoccupations environnementales et des dangers qui pèsent sur l'Océan, nous nous devons de témoigner. Notre ambition : transformer les consciences d'aujourd'hui, mais surtout bâtir celles de demain.



Sans répit

On pourrait croire que la catastrophe survenue à Beyrouth le 4 août 2020 et la crise dans laquelle a sombré le Liban sont arrivées du jour au lendemain. Mais depuis plus de trente ans, la négligence et la corruption empoisonnaient la nation et mettaient le pays à genoux.

Le 4 août 2020, le nitrate d'ammonium stocké dans des conditions dangereuses dans le port de Beyrouth s'est enflammé et a provoqué une double explosion faisant plus de 200 morts, 6 000 blessés et laissant 300 000 personnes sans abri. La catastrophe a frappé en pleine pandémie de Covid-19, au début de ce qui allait devenir l'une des pires crises économiques du monde, et quelques mois seulement après le commencement de ce que les Libanais ont appelé la « révolution ».

Un an plus tôt, le 17 octobre 2019, des dizaines de milliers de Libanais descendaient dans la rue pour manifester contre la détérioration de leurs conditions de vie. Cela faisait des années que le pays n'avait pas connu un tel sentiment d'unité nationale, mais le rêve fut de courte durée.

L'exposition couvre ces deux dernières années au Liban, notamment les manifestations organisées à travers le pays et les conséquences de l'explosion, ainsi que les quelques rares périodes de répit entre les deux. Aucune âme au Liban n'a été épargnée par les événements de ces deux dernières années. Financièrement, ceux qui avaient des économies les ont perdues. Physiquement, l'explosion a laissé plus de 300 personnes handicapées, la population vit dans un stress quotidien, la pandémie de Covid-19 est toujours là, et beaucoup n'arrivent

plus à faire face. Le moral a lui aussi été durement touché. Le pays semble être en dépression, en état d'anxiété permanente, voire de « schizophrénie » avec des habitants qui tentent de mener une vie normale dans un contexte aussi absurde.

Les citoyens essaient de faire changer les choses. Certains se sont concentrés sur la perspective des élections de mai 2022, tandis que d'autres sont descendus dans la rue pour exprimer leur colère. Mais le changement prend du temps et le Liban semble ne plus en avoir. Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi une grande partie de la jeune génération a aujourd'hui quitté le pays dans l'espoir de trouver une vie « normale » ailleurs, c'est-à-dire une vie où les bâtiments n'ont pas été soufflés par une explosion, où il y a de l'électricité dans les rues, et où les enfants peuvent rêver de l'avenir.

À ce jour, rien n'a changé au Liban. Depuis 2019, les gouvernements se succèdent mais la situation reste la même. Il semblerait même qu'elle ait empiré.

En attendant que le changement vienne, que justice soit faite et que les familles des victimes de la négligence du pouvoir ces dernières années reçoivent les réponses dont elles ont besoin, ces images seront la preuve de l'injustice qui règne dans le pays.

Tamara Saade

Exposition réalisée avec le soutien du ministère de la Culture et de la Mission interministérielle de coordination pour le Liban.



Pêches mondiales

Ces deux dernières décennies ont vu la pêche industrielle se développer à un rythme effréné. Des flottes internationales de méga-chalutiers, de super-senneurs et de navires-usines sont en concurrence avec un nombre croissant de bateaux de pêche locaux pour vider les réserves halieutiques des océans. Un exemple classique de tragédie des biens communs où des individus surexploitent une ressource partagée. La gravité de ce problème mondial a été récemment quantifiée dans une étude pionnière menée sur dix ans par le biologiste Daniel Pauly (université de la Colombie-Britannique, Canada), qui a montré que le nombre de poissons pêchés dans le monde est supérieur de 50 % aux chiffres rapportés par l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture, la raison étant que les données sources sont autodéclarées par chaque pays. L'équipe du professeur Pauly a minutieusement reconstruit les données historiques pour montrer que les prises mondiales de poissons ont atteint un pic en 1997 à 130 millions de tonnes. Elles ont depuis diminué de 1,2 million de tonnes par an, malgré l'augmentation considérable du nombre et de la taille des bateaux de pêche et l'apparition de nouvelles technologies pour le repérage des poissons. Ce sont des signes évidents que les réserves de poissons sauvages sont en chute libre face à la surexploitation de la biosphère par l'homme.

Les photographies de cette exposition ont été prises au cours des six dernières années dans neuf pays. Elles montrent des navires parmi les plus grands et les plus sophistiqués pour exploiter la faune marine, ainsi que des pêcheurs pauvres des pays les moins développés du monde qui fouillent désespérément les eaux côtières pour nourrir leurs familles. Mais en parcourant les sept mers, je n'ai pas rencontré que malheur et pessimisme. J'ai également découvert des pêches raisonnées qui exploitent des espèces spécifiques de manière durable, avec une surveillance scientifique des populations de poissons pour garantir leur présence à long terme. Ceci pour rappeler qu'il existe des solutions, mais seulement si nous cherchons à mieux comprendre les sources et les impacts de nos choix alimentaires afin de prendre des décisions plus éclairées. Ainsi, la prochaine fois que vous achèterez un produit de la mer, cherchez à savoir comment il est arrivé sur votre marché local et souvenez-vous que même les poissons et fruits de mer d'élevage, comme le saumon et les crevettes, dépendent de la pêche sauvage pour leur alimentation.

George Steinmetz

Ce projet a été partiellement financé grâce à une subvention de la National Geographic Society.



**Brent
Stirton**

Getty Images
pour *National Geographic*

Viande de brousse : à l'origine des épidémies

Ebola, Covid-19, SRAS, variole du singe et autres maladies zoonotiques surviennent lorsqu'un agent pathogène passe d'un animal sauvage à l'homme et peuvent se transformer en épidémie ou en pandémie.

Des millions de personnes à travers le monde consomment de la viande de brousse, qui est une importante source d'alimentation pour de nombreuses communautés rurales. Cette viande est souvent perçue comme plus saine, et de solides croyances culturelles viennent renforcer cette idée.

La viande de brousse pouvant atteindre des prix élevés, elle est souvent vendue par les chasseurs eux-mêmes, mais rarement consommée là où elle a été chassée. Après cette première vente, la viande est transportée vers les villes les plus proches où sa valeur peut tripler. Il existe par ailleurs un marché international, principalement à destination de la diaspora africaine en Europe, ainsi qu'un important marché en Asie.

Le trafic d'animaux sauvages à destination des villes pour répondre à une demande non essentielle constitue une menace majeure pour de nombreuses espèces animales. À mesure que les populations urbaines augmentent, la demande des consommateurs en viande de brousse augmente, exerçant une pression toujours plus grande sur la faune.

Ce commerce est particulièrement intense dans le bassin du Congo. Kinshasa, en République démocratique du Congo, et Brazzaville, en république du Congo, sont deux capitales séparées uniquement par le fleuve Congo. Réunies, elles forment la troisième agglomération urbaine d'Afrique avec une population totale de

15 millions d'habitants, et d'ici 2050, Kinshasa sera sans doute la quatrième mégapole du monde. Selon une étude menée par la Wildlife Conservation Society, on estime que plus de 33000 tonnes de viande de brousse sont vendues chaque année à Kinshasa, faisant de cette ville le centre névralgique de ce commerce mondial. Si d'autres sources de protéines animales telles que le bœuf et le poulet sont largement disponibles dans ces villes, manger de la viande de brousse revêt une importance sociale et culturelle, et elle est ainsi davantage consommée comme un mets de luxe que pour répondre à des besoins nutritionnels.

Ce commerce favorisant l'importation de nouveaux agents pathogènes dans les villes densément peuplées, cela augmente le risque de maladies zoonotiques. Dans le cas des chauves-souris frugivores (ou roussettes) montrées dans ce reportage, des épidémiologistes étudiant des colonies de ces mêmes chauves-souris ont constaté que jusqu'à 33 % d'entre elles sont positives au virus Ebola ou à d'autres fièvres hémorragiques virales.

Le constat est simple : la faune sauvage disparaît des zones naturelles et la situation n'est pas viable à long terme. Des alternatives doivent être trouvées, dont certaines sont présentées dans ce reportage : la pêche durable, l'élevage de larves de charançon, ou encore la nouvelle technologie révolutionnaire de « viande in vitro » cultivée entièrement en laboratoire. Cette production devrait être prochainement autorisée aux États-Unis et en Chine.

Brent Stirton



© Brent Stirton / Getty Images pour *National Geographic*

Une grande partie de ce reportage est le fruit d'une collaboration avec le Programme de gestion durable de la faune sauvage de la FAO (Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture).

L'Ukraine, de l'indépendance à la guerre

Longtemps, les Ukrainiens n'ont été que ceux « des confins », « de la périphérie » : « Oukraïna ». Ce pays, plus étendu que la France, vivait dans l'ombre de l'imposante Russie au sein de l'URSS. Puis vint la chute de l'Union soviétique, la dislocation d'un empire, des indépendances ici et là, de la Baltique aux contreforts du Pamir, en Asie centrale. Et l'éveil d'une nation : les Ukrainiens. Sergei Supinsky a alors 35 ans. C'est un photographe expérimenté travaillant pour le quotidien *Komsomolskoïe Znamia* et collaborant avec l'agence de photos de presse EPA. Il fait à l'époque ce qu'il fait toujours aujourd'hui : écouter du jazz sur une installation hi-fi dont la précision ferait rêver un sous-marinier, ou arpenter les rues, les routes d'Ukraine à la recherche de la lumière, du cadre, de la photo.

Ses clichés de Kiev ou Odessa ont la couleur grise de ces années de liberté mais aussi de privations, entre enfants des rues, statues déboulonnées et abandonnées, premières bagarres à la Rada, l'Assemblée ukrainienne, où la loi s'écrit parfois à coups de poing mais aussi de billets.

Le pays, qui parle et prie en ukrainien, russe, hongrois ou tatar, regarde tour à tour vers Moscou, Bruxelles et vers lui-même. Les soldats portent toujours les lourds manteaux de l'époque soviétique, mais le pays signe dès 1994 un accord de partenariat avec l'Union européenne. Trois ans plus tard, Kiev signe avec Moscou un traité d'amitié et de coopération.

Dans le même temps, la centrale nucléaire de Tchernobyl, dont l'explosion en 1986 a conduit à la contamination d'une partie de l'Europe, à la mort de milliers de personnes et à la fragilisation

du pouvoir soviétique, finit par fermer en échange d'une aide occidentale de 2,3 milliards de dollars. Les années 2000 sont marquées par la contestation politique. L'Ukraine s'ukrainise, se décommunise. Elle fait l'apprentissage de l'indépendance, de son histoire, notamment la mémoire de la grande famine des années 1930, le « Holodomor » orchestré par Staline, ou de la « Shoah par balles », près d'un million et demi de Juifs ayant été assassinés entre 1941 et 1944. Sergei Supinsky, lui, commence à travailler pour l'Agence France Presse.

En 2004, le pays connaît un mouvement de contestation sans précédent sur fond de fraudes lors de la présidentielle. Le candidat favorable à Moscou, Viktor Ianoukovitch, est contesté dans la rue par les partisans du réformateur et pro-occidental Viktor Louchtchenko, victime d'un mystérieux empoisonnement à la dioxine. Au terme d'un troisième tour dans les urnes, Viktor Louchtchenko est finalement élu. Et il tourne l'Ukraine résolument vers l'Ouest après des années où le pays a loupé entre Moscou et Bruxelles.

Les années qui suivent sont toutefois celles de la crise politique permanente sous l'œil d'un Kremlin qui œuvre en coulisse et pousse ses pions. Les élections et les fraudes se succèdent.

Le 21 novembre 2013, Kiev suspend la signature d'un accord d'association avec l'UE au profit de la coopération avec Moscou. L'annonce jette dans la rue des centaines de milliers de manifestants qui occupent Maïdan, la place de l'Indépendance, pour réclamer le départ de Viktor Ianoukovitch, devenu président quelques années plus tôt.



© Sergei Supinsky / EPA

En janvier 2014, la police antiémeute charge violemment, causant les premiers morts et des centaines de blessés. La contestation s'étend en province. En février, des affrontements et des assauts des forces spéciales contre les protestataires du Maïdan font une centaine de morts à Kiev. Viktor Ianoukovitch dénonce une insurrection ; Moscou dénonce une « tentative de coup d'État » et accuse les Occidentaux. Le 22 février, le président ukrainien est destitué par le Parlement et s'enfuit en Russie. Dans la foulée, l'armée russe annexe la péninsule ukrainienne de Crimée et organise un référendum sur son rattachement à la Russie. Le Donbass, ce bassin industriel de l'est de l'Ukraine, voit des manifestants pro-russes s'emparer des bâtiments officiels. Kiev déclenche une « opération antiterroriste » dans les régions de Donetsk et de Lougansk où les séparatistes sont soutenus par l'armée russe, quels que soient les démentis de Moscou. C'est la guerre. Européens et Américains décrètent de lourdes sanctions contre les Russes. Une nouvelle guerre froide vient de débuter.

Mais en Ukraine, l'armée régulière enchaîne les défaites. Un cessez-le-feu est conclu en

septembre avec la participation de la Russie et de l'OSCE. En février 2015, les séparatistes et Kiev signent une seconde série d'accords de paix à Minsk à la suite d'une médiation franco-allemande.

L'accord consacre une ligne de contact et une zone tampon. Le cessez-le-feu est couramment violé, mais globalement le conflit est gelé après la mort de 14 000 personnes.

À l'hiver 2021-2022, l'armée russe déploie des dizaines de milliers de soldats aux frontières ukrainiennes. Coup de poker ? Menace réelle ? Le 24 février, le maître du Kremlin parle d'une « opération militaire spéciale » en Ukraine. Sur le terrain, c'est une nouvelle guerre qui a débuté. Dans la capitale ukrainienne, Sergei Supinsky est à pied d'œuvre pour montrer les premières destructions causées par les bombardements russes. Le lendemain, il est au nord et dans l'est de la ville où se déroule la bataille de Kiev. Ses photos témoignent des premiers soldats russes tués en tentant de prendre Kiev. Depuis, Sergei Supinsky n'a pas arrêté de photographier.

Karim Talbi,
rédacteur en chef Europe – AFP

Goran Tomasevic

Entre guerre et paix

Aujourd'hui où trop souvent les paroles masquent la vérité, la photographie reste résolument du côté de la réalité. Une photo dit la vérité. Depuis près de deux siècles, la photographie est l'art qui grave l'histoire à jamais et nous empêche d'oublier, même si nous ne retenons pas toujours les leçons du passé.

Dans le monde moderne, un monde de conflits, de confrontations et d'inquiétude face à l'avenir incertain de notre planète, la photographie est plus importante que jamais. C'est ce qui m'a poussé à avancer depuis trente ans que l'appareil photo est ma vie. Au cours de cette période, j'ai pu aider le monde à voir la réalité, des guerres dans les Balkans à la guerre contre

le terrorisme, du Printemps arabe à la répression du soulèvement en Syrie. En Afghanistan ou en Afrique, en Irak ou en Amérique latine, j'ai eu la possibilité et le devoir de faire face à l'humanité dans toute sa diversité, capable du meilleur comme du pire, et de l'enregistrer pour l'éternité. Parfois l'expérience est dangereuse, parfois elle est magnifique, et toujours elle est intéressante. Les photos présentées ici ne sont qu'un petit nombre des dizaines de milliers de clichés que j'ai pris. Je cherche toujours à être suffisamment près de l'action pour rendre justice aux sujets, et témoigner de la réalité pour ceux qui voient le monde à travers l'objectif de mon appareil photo.

Goran Tomasevic



© Goran Tomasevic



© Goran Tomasevic

Presse Quotidienne Internationale

Depuis 1990, Visa pour l'Image donne rendez-vous aux quotidiens internationaux. Ceux qui chaque jour nous informent, exposent l'actualité de l'année écoulée. En 2022, 21 titres présentent leurs reportages. L'un de ces quotidiens sera récompensé par le Visa d'or Arthus-Bertrand catégorie Presse Quotidienne. Pour la onzième fois, **Perpignan Méditerranée Métropole** offre un prix de 8 000 euros au gagnant du Visa d'or catégorie Presse Quotidienne.

BERLINGSKE

(Danemark / Denmark)

CENTRE PRESSE

(France)

CNN.com

(États-Unis / USA)

DNEVNIK

(Slovénie / Slovenia)

EL MÓN TERRASSA

(Espagne / Spain)

EL PERIÓDICO DE CATALUNYA

(Espagne / Spain)

FRANKFURTER ALLGEMEINE ZEITUNG

(Allemagne / Germany)

HELSINGIN SANOMAT

(Finlande / Finland)

LA CROIX

(France)

LA MONTAGNE

(France)

LE COURRIER DE L'OUEST

(France)

LE MONDE

(France)

LE PARISIEN - AUJOURD'HUI EN FRANCE

(France)

LES JOURS.FR

(France)

LIBÉRATION

(France)

MÉDIAPART.FR

(France)

NEUE ZÜRCHER ZEITUNG

(Suisse / Switzerland)

POLITIKEN

(Danemark / Denmark)

THE GLOBE AND MAIL

(Canada)

THE NEW YORK TIMES

(États-Unis / USA)

THE WASHINGTON POST

(États-Unis / USA)



Soirées de projection

**du 29 août au 3 septembre,
à 21h30,
au Campo Santo**

Entrée libre

Retransmission en direct

au Théâtre de l'Archipel
du mercredi 31 août
au samedi 3 septembre
inclus

Projections en ligne

Pendant la semaine
du 30 août au 3 septembre,
vous pourrez découvrir quelques reportages
sur le site Internet de Visa pour l'Image.

www.visapourlimage.com

Au programme

*Liste non exhaustive
et sous réserve de modifications*

Les soirées de Visa pour l'Image retracent les événements les plus marquants de septembre 2021 à août 2022. Chaque soir, du lundi au samedi, les projections débutent par une « chronologie » retraçant deux mois d'actualité de l'année écoulée. Sont ensuite développés différents sujets et points de vue liés aux faits de société, aux conflits, ceux dont on parle et ceux que l'on tait, aux différents constats de l'état du Monde.

Visa pour l'Image propose aussi des « rétros », retour sur des faits ou des personnalités majeurs de l'Histoire. Les différents prix Visa pour l'Image sont également remis lors de ces soirées.

Au programme de cette édition 2022

L'actualité de l'année sur tous les continents : guerres, crises, politique, insolite, sport, culture, science, environnement...

La guerre en Ukraine
L'Afghanistan après le retour des talibans
Syrie, Yémen, Soudan : des conflits passés au second plan
Le dérèglement climatique
La République démocratique du Congo
L'élection présidentielle en France

Hommage à Tom Stoddart, Sabine Weiss, Francis Apesteguy, Steve Schapiro

David Turnley, 50 ans de photojournalisme
40 ans de l'agence laif

Vidéo-livres
Abandoned Moments, d'Ed Kashi (Kehrer/saveca)
Happy Pills, d'Arnaud Robert et Paolo Woods (Delpire & Co)



Transmission pour l'Image

3 jours
lundi 29, mardi 30
et mercredi 31 août 2022

échanges / rencontres / témoins

Transmission pour l'Image est un lieu d'échanges, de rencontres, mais surtout un passage de témoin de photojournalistes qui ont fait, avec nous, l'aventure de Visa pour l'Image.

Transmission n'est pas un programme pour « faire des photos » mais est conçu à l'inverse : ce sont ces photographes et directeurs de la photo qui prennent le temps de parler de leur travail, de leurs choix, qui expliquent comment ils ont réalisé, édité, choisi et vendu leurs images.

Transmission est là pour permettre à de jeunes photojournalistes, rédacteurs photo de devenir les dépositaires de ces valeurs auxquelles Visa pour l'Image a toujours cru.

Les inscrits auront le privilège, pendant cette immersion de 3 jours, de recevoir et d'échanger avec nos intervenants.

Maggie Steber est en charge de Transmission pour l'Image et propose à des intervenants de renom d'être à ses côtés.

Inscription et informations

Sylvie Grumbach
sylvie.grumbach@2e-bureau.com

Transmetteurs

D'autres intervenants seront annoncés prochainement

Maggie Steber



Photographe documentaire, VII Photo Agency

Maggie Steber a travaillé dans 71 pays et documenté la condition humaine, les cultures, les conflits, la science. Plus tôt dans sa carrière, elle a été éditrice photo pour Associated Press et directrice de la photographie au *Miami Herald*, ainsi que photographe pour *Newsweek*.

Olivier Laurent



Photo editor international pour *The Washington Post*

Olivier Laurent travaille avec des photographes en Afrique, au Moyen-Orient et en Asie. Il gère aussi la couverture photographique pour l'urgence climatique pour le journal. Il a rejoint le *Washington Post* en 2017 après plusieurs années au *Time* magazine où il dirigeait la section photographique LightBox du magazine.

João Silva



Photographe pour le *New York Times*

João a été grièvement blessé en Afghanistan en octobre 2010. Il a été l'un des membres du célèbre Bang-Bang Club et a couvert de très nombreux conflits ces 20 dernières années.

Frédéric Joli



Porte parole du Comité international de la Croix-Rouge (CICR), responsable de la communication de la délégation régionale du CICR en France

Frédéric Joli a commencé sa carrière en tant que journaliste spécialisé dans l'action humanitaire, les secours d'urgence et la prévention des risques naturels et technologiques majeurs. Il est aujourd'hui porte parole du Comité international de la Croix-Rouge (CICR), responsable de la communication de la délégation régionale du CICR en France depuis 2000.

Visa d'or Bourses Prix

Les directeurs photo et directeurs photo adjoints ci-dessous, déterminent parmi tous les sujets vus dans l'année (publiés ou non) quatre nominés pour chacune des catégories: le Visa d'or News soutenu par le Département des Pyrénées-Orientales, le Visa d'or Magazine soutenu par la Région Occitanie / Pyrénées-Méditerranée, ainsi que le lauréat du Visa d'or de la Ville de Perpignan Rémi Ochlik. Un deuxième jury désignera le lauréat des Visa d'or News, Magazine et Presse Quotidienne).
Aucun dossier n'est à soumettre.

LE JURY

Wang Baoguo / *Chinese Photographers Magazine* - Chine
Sophie Batterbury / *The Independent on Sunday* - Grande-Bretagne
Andreina de Bei / *Sciences et Avenir* - France
Maria Bojikian / *Marie Claire* - France
Thomas Borberg / *Politiken* - Danemark
Julio Carbó / *El Periódico de Catalunya* - Espagne
Lionel Charrier / *Libération* - France
Mary Cooney / *Los Angeles Times* - USA
Cyril Drouhet / *Le Figaro Magazine* - France
MaryAnne Golon / *The Washington Post* - USA
Nicolas Jimenez / *Le Monde* - France
Whitney Johnson / *National Geographic Magazine* - USA

Romain Lacroix / *Paris Match* - France
Isabelle de Lagasnerie / *La Croix* - France
Catherine Lalanne / *Le Pèlerin* - France
Gorka Lejarcegi / *El Pais Semanal* - Espagne
Meaghan Loomer / *The New York Times* - USA
Chiara Mariani / *Corriere della Sera* - Italie
Thierry Meneau / *Les Échos* - France
Sarah Mongeau-Birkett / *La Presse* - Canada
Matti Pietola / *Helsingin Sanomat* - Finlande
Andrei Polikanov / *Takie Dela Online Media* - Russie
Kira Pollack / *Vanity Fair* - USA
Jim Powell / *The Guardian* - Grande-Bretagne
Kathy Ryan / *The New York Times Magazine* - USA
Mats Strand / *Aftonbladet* - Suède
Andreas Trampe / *Stern* - Allemagne
Bernadette Tuazon / *CNN Digital* - USA
Service photo / *Geo* - France

Les Visa d'or

Les Visa d'or Arthus-Bertrand récompensent les meilleurs reportages réalisés entre août 2021 et juillet 2022.

Les trophées sont une création des ateliers Arthus-Bertrand.

Visa d'or de la Presse Quotidienne

Pour la onzième année consécutive, la communauté urbaine **Perpignan Méditerranée Métropole** offre un prix de 8 000 euros au lauréat du Visa d'or de la Presse Quotidienne. Depuis 1990, le Visa d'or de la Presse Quotidienne récompense les meilleures photographies de l'année parues dans un quotidien de la presse internationale. En soutenant ce prix, Perpignan Méditerranée Métropole s'inscrit dans la logique de ses missions: créer des débats et attirer l'attention sur ceux qui nous informent au quotidien. Ce prix s'adresse à toutes les rédactions des quotidiens du monde. Tous les dossiers présentés feront l'objet d'une exposition à Perpignan (*21 titres en 2022*).

CONTACT : dailypress@2e-bureau.com

Visa d'or Magazine

Pour la quinzième fois, la **Région Occitanie / Pyrénées-Méditerranée** offre un prix de 8 000 euros au gagnant du Visa d'or Magazine.

Les nommés

- **Valerio Bispuri** - *Dans les chambres de l'esprit*
- **George Steinmetz** - *Pêches mondiales*
- **Brent Stirton** / Getty Images pour *National Geographic* - *Viande de brousse: à l'origine des épidémies*
- **Paolo Woods** - *Happy Pills*

Visa d'or News

Pour la troisième fois, le **Département des Pyrénées-Orientales**, dans sa volonté de soutenir le festival qui remplit des missions en adéquation avec ses grands axes de politique culturelle, offre un prix de 8 000 euros au gagnant du Visa d'or News.

Les nommés

- **Daniel Berehulak** pour *The New York Times* / MAPS - *Тут жили люди Des gens vivaient ici*
- **Evgeniy Maloletka** / Associated Press - *Marioupol, Ukraine*
- **Marcus Yam** / *Los Angeles Times* - *La chute de l'Afghanistan*

Visa d'or humanitaire du Comité International de la Croix-Rouge (CICR)

Créé en 2011, le Visa d'or humanitaire du **CICR** récompense chaque année un photojournaliste professionnel ayant couvert une problématique humanitaire. Cette année, le thème de ce concours portait sur la migration et les populations déplacées, réfugiées ou exilées à cause de la guerre ou de catastrophes. Ce prix, doté de 8000 euros par le CICR, est décerné cette année à **Sameer Al-Doumy** / AFP pour son reportage *Les routes de la mort* sur la crise migratoire dans le nord de la France.

CONTACT : communication.paris@icrc.org



© Sameer Al-Doumy / AFP

Visa d'or de l'Information numérique franceinfo

La septième édition du Visa d'or de l'Information numérique franceinfo est organisée par Visa pour l'Image - Perpignan avec le soutien de **France Médias Monde, France Télévisions, Radio France et l'Institut national de l'audiovisuel (INA)**, médias audiovisuels de service public.

Réalité virtuelle, interactivité, vidéo éditorialisée et postée sur les réseaux sociaux... Face au flux permanent de l'information, le Visa d'or de l'Information numérique franceinfo récompense un projet, un contenu, une création proposant une mise en perspective de l'information.

Il est doté de 8 000 euros par France Médias Monde, France Télévisions, Radio France et l'Institut national de l'audiovisuel (INA).

CONTACT - webdocu@orange.fr

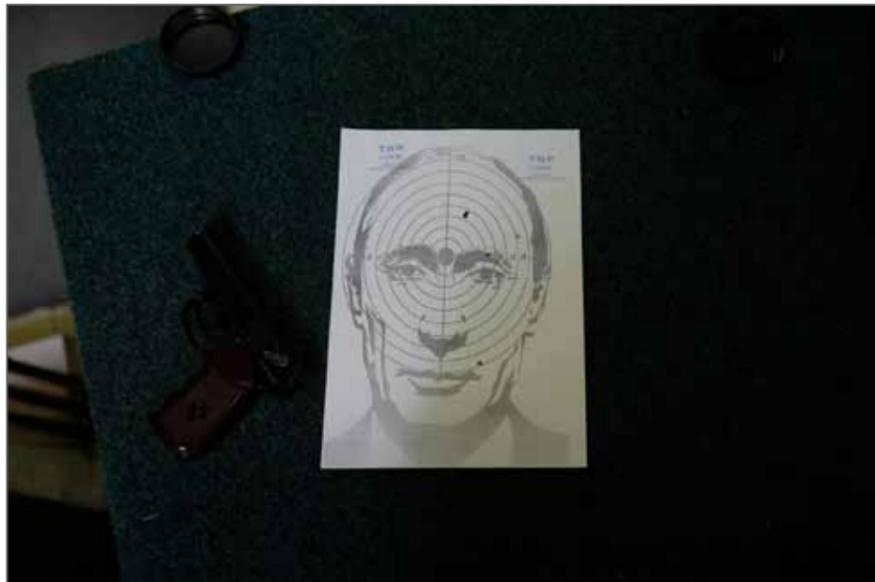
Visa d'or d'honneur du *Figaro Magazine*

Le Visa d'or d'honneur du **Figaro Magazine** est destiné à récompenser le travail d'un photographe confirmé et toujours en exercice pour l'ensemble de sa carrière professionnelle. Pour la dixième année consécutive, ce Visa d'or est doté par *Le Figaro Magazine* de 8 000 euros.

Visa d'or de la Ville de Perpignan Rémi Ochlik

Fin juin, pour la dix-septième année consécutive, des directeurs photo de magazines internationaux, ont désigné le lauréat du Visa d'or de la Ville de Perpignan Rémi Ochlik. Ils ont voté pour le jeune photographe de l'année qui, selon eux, a produit en 2021-2022 le meilleur reportage publié ou non. Ce Visa d'or est doté par la **Ville de Perpignan** de 8 000 euros.

Lucas Barioulet est le lauréat 2022 pour sa couverture de la guerre en Ukraine pour *Le Monde*.



© Lucas Barioulet pour *Le Monde*

Les Bourses

Bourse Canon de la Femme Photojournaliste

Pour la vingt-deuxième année consécutive, **Canon** et Visa pour l'Image décernent la Bourse Canon de la Femme Photojournaliste à une photographe, en reconnaissance de sa contribution au photojournalisme.

La bourse, dotée de 8 000 euros, permettra à la lauréate 2022, **Natalya Saprunova / Zeppelin**, de financer son projet sur le peuple des Evenks, les gardiens de la culture iakoute, qui sera exposé lors de l'édition 2023 du festival.

CONTACT : canon-grant@orange.fr



© Natalya Saprunova / Zeppelin

Bourse Canon du documentaire vidéo court-métrage

En partenariat avec Images Evidence, Canon est heureux de lancer la troisième édition de la Bourse Canon du documentaire vidéo court-métrage destinée à encourager un vidéaste et/ou photographe par l'attribution d'une bourse de 8 000 euros dotée par **Canon** ainsi que par le prêt d'un équipement vidéo professionnel.

La bourse permettra à la lauréate 2022, **Irene Baqué**, de financer son projet sur la Casa Xochiquetzal, un refuge pour prostituées retraitées ou semi-retraitées à Mexico. Son documentaire sera présenté lors de l'édition 2023 du festival.

CONTACT : canon-videogrant@orange.fr



Bourse de la nouvelle photographie urbaine soutenue par Google

Pour la troisième fois, Google, Visa pour l'Image et Dysturb remettront une bourse à un talent émergent de la photographie française. Les trois acteurs auront à cœur de valoriser une approche et un traitement innovants de thématiques urbaines.

Le talent choisi remportera une bourse dotée de 8 000 euros pour développer ses projets et bénéficiera d'un accompagnement de **Google**, Visa pour l'Image et Dysturb.

Les Prix

Prix ANI-PixTrakk

Depuis vingt-deux ans, l'Association Nationale des Iconographes (ANI) organise les lectures de portfolios pendant la semaine professionnelle du festival Visa pour l'Image - Perpignan, et reçoit ainsi plus de 300 photographes de tous horizons pour les conseiller et les orienter.

À l'issue de chaque festival, l'ANI réunit un jury pour choisir trois photographes parmi ses « coups de cœur ». Les nommés cette année sont : **Valérie Baeriswyl**, **Gabriele Cecconi** et **Hervé Lequeux**. Pour la treizième année consécutive, le gagnant recevra un prix ANI, doté de 5 000 euros par **PixTrakk**.

Prix Pierre & Alexandra Boulat

Le prix, soutenu et doté de 8 000 euros par la **Scam** pour la huitième année consécutive, permet la réalisation d'un projet de reportage photographique inédit.

Le prix est attribué cette année à **Laura Morton**, pour son travail sur les technologies automatisées et les changements structurels massifs qui en découlent dans la Silicon Valley.

CONTACT : annie@pierreallexandraboulat.com



© Laura Morton

Prix Photo – Fondation Yves Rocher

En partenariat avec Visa pour l'Image - Perpignan, la **Fondation Yves Rocher** a créé le Prix Photo - Fondation Yves Rocher. Pour sa huitième édition, ce prix est attribué afin de permettre la réalisation d'un travail journalistique sur les problématiques liées à l'environnement, aux relations entre les humains et la terre, aux grands enjeux de la transition écologique. Il est doté de 8 000 euros par la Fondation Yves Rocher.

CONTACT
prixphoto@fondationyvesrocher.org

Le Prix Carmignac du photojournalisme

La **Fondation Carmignac** est heureuse de s'associer, pour la septième saison consécutive, au festival Visa pour l'Image. Elle dévoilera le jeudi 1^{er} septembre la lauréate de sa nouvelle édition consacrée au Venezuela et à ses défis humains, sociaux et écologiques. En 2009, face à une crise des médias et du photojournalisme sans précédent, Edouard Carmignac crée le Prix Carmignac du photojournalisme afin de soutenir les photographes sur le terrain. Le Prix soutient, chaque année, la production d'un reportage photographique et journalistique d'investigation sur les violations des droits humains dans le monde et les enjeux géostratégiques qui y sont liés. Sélectionnés par un jury international, les lauréats reçoivent une bourse de travail leur permettant de réaliser un reportage de terrain de 6 mois. En investissant des moyens humains et financiers dans la production de ces reportages, et dans leur diffusion avec une exposition itinérante et un catalogue, dans une démarche d'intérêt général, le Prix Carmignac met en lumière les crises et défis que traverse le monde contemporain.

CONTACT
prix@carmignac.com

Prix Camille Lepage

L'Association Camille Lepage - On est ensemble a été créée le 20 septembre 2014, quelques mois après la mort de Camille Lepage en Centrafrique. Cette association a pour but de promouvoir la mémoire, l'engagement et le travail de Camille. Pour la sixième année consécutive, la **SAIF, Société des auteurs des arts visuels et de l'image fixe**, s'engage pour financer le prix à hauteur de 8 000 euros afin d'encourager le travail d'un photojournaliste engagé au long cours. La lauréate de cette édition est **Rebecca Conway**, qui pourra ainsi poursuivre son reportage sur les conséquences de la guerre civile sur la santé mentale au Sri Lanka.

CONTACT
camillelepageaward@gmail.com



© Rebecca Conway

Les rendez-vous

Liste non exhaustive
et sous réserve de modifications

du lundi 29 août au
samedi 3 septembre
inclus

Rencontres avec les photographes

Tous les matins
du mardi 30 août au samedi 3 septembre inclus
Palais des Congrès
Entrée libre

L'agenda sera disponible sur le site du Festival
ou sur demande.

CONTACT : visapourlimage@2e-bureau.com

Les lectures de portfolios de l'ANI

du lundi 29 août au samedi 3 septembre inclus
de 10h à 13h et de 15h à 18h
Palais des Congrès
Inscription sur place

Les photographes présentent leurs portfolios
auprès de l'Association Nationale des
Iconographes (ANI).

CONTACT : anipourvisa@gmail.com

Les lectures de portfolios avec les directeurs photo internationaux

du lundi 29 août au samedi 3 septembre inclus
de 10h à 13h et de 15h à 18h
Palais des Congrès
Accréditation obligatoire

Pour la huitième année consécutive, de
nombreux directeurs photo et acteurs de la
photographie (medias, agences, institutionnels,
ONG, ...), nous font l'amitié de participer aux
lectures de portfolios.

CONTACT : portfolios@2e-bureau.com

ARTE Reportage et les grands reportages d'actualité

du lundi 29 août au vendredi 2 septembre
de 17h30 à 19h
Palais des Congrès
Entrée libre

Dédié à l'actualité internationale, ARTE
Reportage témoigne des soubresauts du monde.
Une sélection de reportages vous sera présentée
tout au long de la semaine en présence de
quelques-uns des réalisateurs qui auront à cœur
d'échanger avec le public.

rencontres
lectures de portfolios
signatures de livres
conférences
documentaires

...

Canon soutient le storytelling visuel à Visa pour l'Image

Palais des Congrès
10h à 18h
Accréditation obligatoire

Canon, leader mondial des systèmes et solutions
de gestion de l'image, est fier d'être partenaire
du festival Visa pour l'Image pour la 33^e année
consécutive.

À Perpignan, des techniciens experts du
Canon Professional Services (CPS) seront à la
disposition des photographes accrédités pour
vérifier et nettoyer leur équipement Canon à
l'espace Canon au rez-de-chaussée du Palais
des Congrès. Les photographes professionnels
auront également l'occasion d'emprunter les
derniers appareils Canon.

Canon confirme son engagement à soutenir
la génération à venir de photojournalistes et
permettra à 30 étudiants en photographie
d'Europe, du Moyen-Orient et d'Afrique de venir
à Visa pour l'Image -Perpignan. Avec le sixième
Programme Canon de développement pour
les étudiants, ces derniers auront la possibilité
de participer à des ateliers animés par des
professionnels, d'assister à des conférences,
de suivre des visites guidées d'expositions et de
soumettre leurs portfolios à des professionnels
renommés du monde de la photographie.

Pour être informé du programme Canon lors du
festival Visa pour l'Image - Perpignan :
Twitter @CanonEMEApro.
Rendez-vous sur le site Canon Pro pour d'autres
nouvelles relatives à Visa pour l'Image :
www.canon-europe.com/pro/events/visa-pour-l-image/

Prix Mentor - Freelens

mercredi 31 août
de 15h à 16h15
Palais des Congrès
Entrée libre

Présentation du Prix Mentor - Freelens

Librairie Sauramps

du samedi 27 août
au dimanche 11 septembre
de 10h à 19h
Couvent des Minimes
Entrée libre

La librairie officielle du festival reçoit de
nombreux photographes.
Voir Agenda qui sera disponible sur le site ou sur
demande : visapourlimage@2e-bureau.com

Institut Jean Vigo

du samedi 27 août
au dimanche 11 septembre
de 10h à 18h
Espace Nouvelles Écritures
Entrée libre

Présentation du travail des lauréats des Bourses
Canon du documentaire vidéo court-métrage,
des nommés et du lauréat du Visa d'or de
l'information numérique franceinfo.

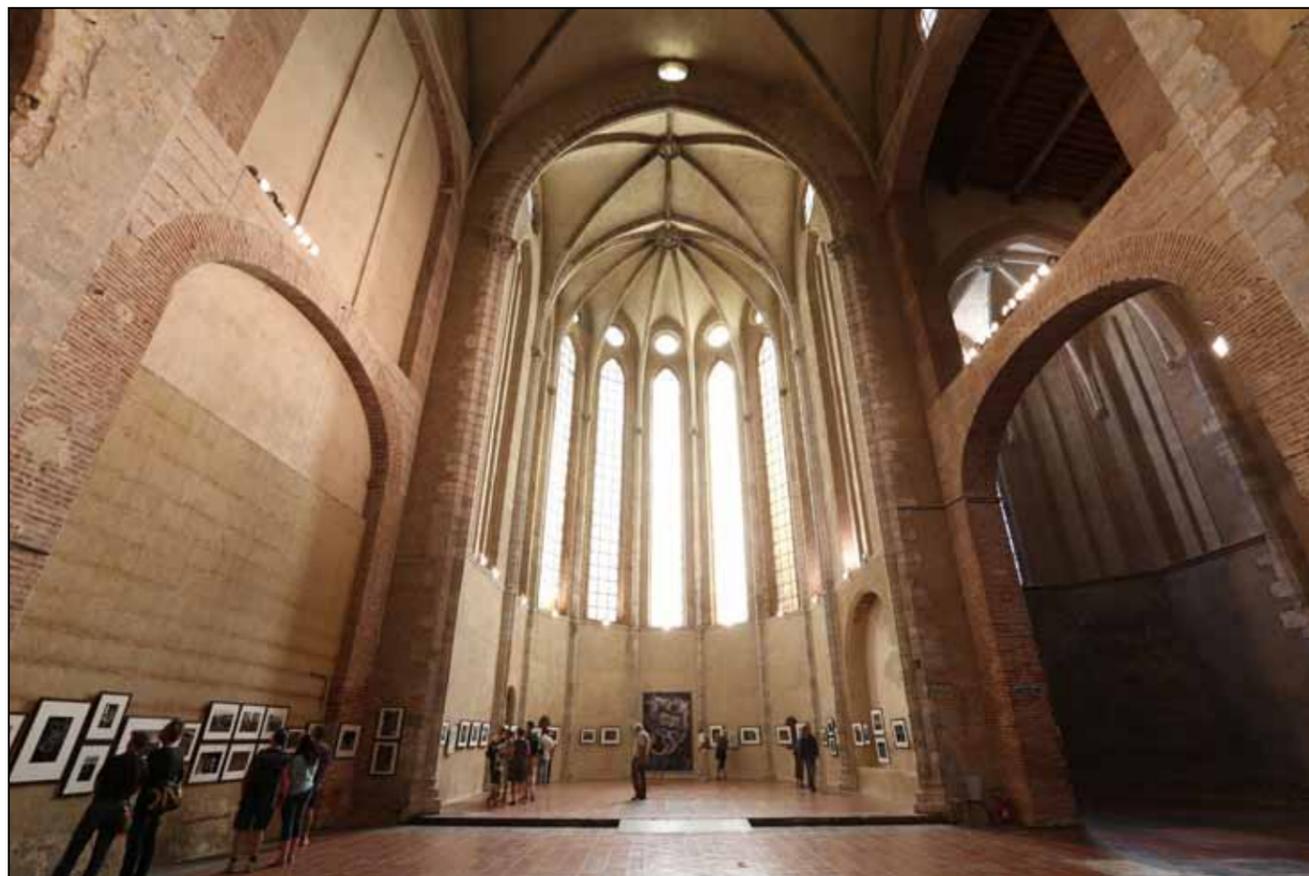
...

Le Monde,

acteur majeur du photojournalisme,
sera à nouveau partenaire du festival
Visa pour l'Image - Perpignan
pour cette édition 2022.

Les laboratoires

Sans le soutien des laboratoires photographiques au fil de ces 34 éditions, le Festival ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui. Depuis 1989, les plus grands tireurs photo parisiens nous ont permis de vous présenter plus de 925 expositions. Un immense merci à ces femmes et ces hommes de l'ombre qui, au fil des éditions, mettent en lumière le travail des photographes et sont la vitrine du Festival et l'une de ses images de marque les plus essentielles.



© Mazen Saggar

Dupon

15, avenue de Madrid - 92200 Neuilly-sur-Seine
Tél : 01 40 25 46 00
e-mail : contact@dupon.com
www.dupon.com

e-Center

6, rue Avaulée - 92240 Malakoff
Tél : 01 41 48 48 00
e-mail : info@e-center.fr
www.e-center.fr

Initial Labo

62, avenue Jean-Baptiste Clément - 92100 Boulogne-Billancourt
Tél : 01 46 04 80 80
e-mail : contact@initiallabo.com
www.initiallabo.com
Instagram : [initiallabo](https://www.instagram.com/initiallabo)

Janvier

62 boulevard Diderot
75012 Paris
Tél : 01 53 20 22 00
e-mail : janvier@janvier.fr
<https://janvier.fr>

Deux semaines scolaires

sur rendez-vous

du 12 au 16 septembre
et du 19 au 23 septembre,

les expositions
restent ouvertes
spécialement pour
les groupes scolaires

Du 12 au 16 septembre, les expositions seront commentées par **Maéva Bardy, Lucas Barioulet, Valerio Bispuri, Jean-Claude Coutausse, Tamara Saade, Frédéric Joli** (porteur-parole du CICR en France) et **Jean-François Leroy**.

Alors que l'éducation aux médias et à l'information prend une place de plus en plus importante dans les programmes scolaires, face aux *fake news* et au flot d'informations et de photographies qui inondent Internet, Visa pour l'Image permet aux enseignants et aux élèves d'être en contact avec l'information internationale, de prendre du recul, d'analyser et de rencontrer des professionnels de l'information. Au fil des années et en collaboration avec le CLEMI (Centre de liaison de l'enseignement et des médias d'information), le festival est devenu un outil privilégié pour l'éducation à l'image de l'école maternelle au supérieur.

Les ateliers pédagogiques

Ces ateliers permettent aux jeunes de s'interroger sur leur rapport à l'information et aux médias. Ils leur donnent les clés pour mieux appréhender le flux d'informations auquel ils sont confrontés, notamment sur les réseaux sociaux. Ils sont également conçus pour répondre aux exigences des programmes scolaires et faire réfléchir les élèves sur diverses thématiques en lien avec les expositions présentées à Visa pour l'Image, comme le traitement journalistique de la guerre, les enjeux du développement durable ou des migrations. Les accompagnateurs peuvent être des professeurs documentalistes, des professeurs d'histoire-géographie, mais aussi des professeurs d'arts plastiques, de sciences ou encore de littérature. Les ateliers permettent également aux élèves de s'interroger sur la conception et l'organisation d'un festival de photographie. C'est un très bon moyen de les habituer à rencontrer des professionnels hors de leur établissement scolaire, mais aussi à comprendre l'édition d'une exposition (cartels, légendes, accrochages particuliers, etc.).

CONTACT

scolaire.visapourlimage@gmail.com



Visa pour l'Image + La Villette

Exposition
du 16 au 30 septembre

Deux projections
23 et 24 septembre
à 20h

Séances identiques et gratuites,
dans la limite des places disponibles

Pour sa 34^e édition, le Festival international du photojournalisme Visa pour l'Image - Perpignan s'expose à Paris.

Fenêtre grande ouverte sur le monde, Visa pour l'Image transforme chaque année la ville de Perpignan en base arrière. Ici, pas de tsunamis, ni barbelés ni snipers, mais des photojournalistes et leurs images qui s'affichent dans différents lieux de la ville et racontent au public, en noir et blanc comme en couleur, des histoires de vies d'ailleurs et d'horizons différents.

Pour la cinquième fois et à l'occasion de la 34^e édition du festival, La Villette a décidé de tendre un pont entre Perpignan et Paris et d'offrir au public parisien la possibilité de s'immerger, à son tour, dans l'actualité du monde.

Dans la Grande Halle (espace Charlie Parker), une sélection de reportages sera projetée sur un écran géant au cours de deux séances présentées par Jean-François Leroy et Pauline Cazaubon.

vendredi 23 septembre 2022 à 20h

samedi 24 septembre 2022 à 20h

Séances identiques et gratuites,
dans la limite des places disponibles.

En parallèle, du 16 au 30 septembre, une sélection de photos exposées cette année à Visa pour l'Image - Perpignan sera à découvrir au cœur du Parc de la Villette.

CONTACT

visapourlimage@2e-bureau.com



Accréditations

À partir du **1^{er} juillet 2022**,
le formulaire d'accréditation sera
disponible sur le site du festival :
www.visapourlimage.com

La semaine professionnelle
se tient du lundi 29 août
au samedi 3 septembre inclus

Le bureau des accréditations est ouvert
- du samedi 27 août au vendredi 2 septembre de 10h à 19h
- le samedi 3 septembre de 10h à 13h.

Tarif : 30 €
Règlement sur place, par chèque, carte bancaire, espèces

CONTACT
visapourlimage@2e-bureau.com



© Mazen Saggat

Les équipes

Le Festival International du Photojournalisme est organisé à l'initiative de l'association Visa pour l'Image - Perpignan, regroupant la Ville de Perpignan, le Conseil Régional Occitanie / Pyrénées-Méditerranée, la Chambre de Commerce et d'Industrie de Perpignan et des Pyrénées-Orientales, Perpignan Méditerranée Métropole et l'Union Pour l'Entreprise 66. Sous le haut patronage et avec le soutien du ministère de la Culture, ainsi que de la DRAC Occitanie.

Association Visa pour l'Image - Perpignan

Couvent des Minimes
24, rue Rabelais
66000 Perpignan
Tél : 04 68 62 38 00
contact@visapourlimage.com
www.visapourlimage.com
FB Visa pour l'Image - Perpignan
[@visapourlimage](https://www.instagram.com/visapourlimage)

Renaud Donnedieu de Vabres (président)
Pierre Branle (vice-président, trésorier)
Jean-Luc Soret (directeur)
Virginie Santiago (administratrice, chargée des partenariats)
Cannelle Cibert et **Nicolas Petit** (chargés de coordination)
Bénédicte Vincent (chargée du service pédagogique)
Dominique Vilain (secrétariat)

Réalisation des projections Artslide

5, rue Saint-Jean
21590 Santenay
Tél : 03 80 20 88 48
e-mail : artslide@wanadoo.fr

Thomas Bart, Jean-Louis Fernandez, Sarah Giraud, Laurent Langlois, Emmanuel Sautai (réalisateurs)
Ivan Lattay (illustration sonore)
Pascal Lelièvre (régie générale)
Florence Dupré (production)

Régie technique vidéoprojection
Aquila - **Richard Mahieu** et **David Levy**
Watchout - **Frédéric Bonhomme**

Site Internet Conception, design et développement

Period • Paris : weareperiod.co

Organisation du Festival Images Evidence

4, rue Chapon - Bâtiment B
75003 Paris
Tél : 01 44 78 66 80
jfleroy@imagesevidence.com / d.lelu@imagesevidence.com
FB Jean Francois Leroy
Twitter @jf_leroy
Instagram @visapourlimage

Jean-François Leroy (directeur général)
Delphine Lelu (directrice adjointe)
Christine Terneau (coordinatrice générale)
Jeanne Rival (assistante)
Eliane Laffont (consultante permanente aux États-Unis)
Alain Tournaille (régisseur)
Pauline Cazaubon (rédactrice des textes des projections, présentatrice des projections et voix off)
Caroline Laurent-Simon (responsable des rencontres avec les photographes)
Vincent Jolly (rédacteur en chef du contenu digital)
Béatrice Leroy (révision des textes et légendes en français)
Kyla Woods (community director)
Sébastien Riotto (photographe officiel)
Sylvain Chatelain (réalisateur vidéo)

Traductions écrites

Shan Benson (voix off et révision des textes et légendes en anglais)
Helena Cots (catalan et espagnol)
Euan Borthwick et **Tom Viart** (français)

Interprètes

Shan Benson
Euan Borthwick
Mélanie Gourd
Camille Mercier-Sanders
Lamia Somai
Pascale Sutherland

Presse / Relations publiques 2e BUREAU

18, rue Portefoin - 75003 Paris
Tél : 01 42 33 93 18
visapourlimage@2e-bureau.com
www.2e-bureau.com
[@2ebureau](https://www.instagram.com/@2ebureau)

Sylvie Grumbach (directrice générale)
Valérie Bourgois (coordinatrice)
Martial Hobeniche (responsable presse)
& Sophie, Luce, Mailyce, Anna, Sonia, Lola, Cassandre, Victoire

34^e Festival International du Photojournalisme

27 août
11 septembre
2022

VISA POUR L'IMAGE 2022 PERPIGNAN



Canon

Google



radiofrance

franceinfo:

la saif

Société des Auteurs
des arts visuels
et de l'Image Fixe

fotoware
e-gate



Scam*

dupon
ART & FACTORY

e-center

initial LABO



CCI PYRÉNÉES
ORIENTALES



www.visapourlimage.com
[#visapourlimage2022](https://twitter.com/visapourlimage2022)